

DÉTECTIVE

L'engrenage



Dans quel tragique engrenage fut pris Chuzeville pour qu'il en vînt à assassiner sa maîtresse, Claire Romand, dans un refuge accroché au flanc d'une montagne de la Haute-Maurienne?

(Lire, pages 8 et 9, le dramatique reportage de notre collaborateur Étienne Hervier.)

AU SOMMAIRE | Le géant foudroyé, par Marcel Montarron. — Démons et déments, par Louis Roubaud. — La fin de la « belle », par G. Rougerie.
DE CE NUMÉRO | Déserteurs de la vie, par M. Lecoq. — Le châtimeut du maître, par Jean Belleville. — Le « grilling », par Henry Musnik.

DRAMES QUOTIDIENS

Le Palais — a-t-on dit bien souvent — est l'observatoire de la vie. Les aspects les plus divers du temps y apparaissent en traits directs, que l'œil de l'observateur et son esprit peuvent saisir pour en tirer d'utiles observations.

C'est là qu'échoient toutes les misères, que se débattent les causes à grand fracas et les terribles drames de l'existence quotidienne, que surgissent les conflits nés de circonstances particulières à une époque. L'élément pathétique abonde ; il suffit de regarder d'un peu près, de savoir choisir, de voir.

Un de ces drames se jugeait l'autre jour, à la 10^e chambre du Tribunal correctionnel de la Seine, à l'audience des flagrants délits : l'histoire, en apparence la plus banale, le dossier le plus



Le Palais de Justice est l'observatoire de la vie.

plat ; deux procès-verbaux et c'était tout. Un homme était poursuivi pour outrages aux agents. Il avait voulu se jeter dans la Seine, du haut d'un pont. Les agents l'avaient empêché de mourir. Alors, furieux de voir échouer son projet, il avait injurié ses sauveteurs.

Cela, diront certains, mérite donc qu'on le souligne, qu'on y attache quelque importance ? Nous le pensons.

Les magistrats qui avaient à connaître ce petit procès — petit par le format de son enveloppe matérielle, immense par tout ce qu'il suggérait — ne se méprirent pas sur le caractère exceptionnel du « cas » qui leur était soumis. Ils avaient là, devant eux, une épave, un de ces êtres voués au malheur. Les paroles du président trahissaient son émotion. Il s'agissait bien du délit infime ! Quelques injures sans portée ! La belle affaire... Il fallait sauver l'homme, s'attacher à lui rendre confiance en soi-même ; la tâche était infiniment émouvante ; le président s'y employa de toutes ses forces humaines.

Mais le malheureux trouvait dans sa détresse un aliment puissant. Que lui importaient les encouragements d'un magistrat, dont il percevait cependant l'accent sincère ? Le dialogue s'engagea, pathétique, entre le juge qui voulait arracher à la mort un être misérable et celui-ci qui confirmait ses sombres desseins.

« Si l'on vous met dehors, que ferez-vous ? »

— Je recommencerai...

Dix fois, sous les formes les plus diverses, le président posa la question ; la réponse fut immuable.

Pouvait-on, dès lors, pour retarder le suicide, prolonger une détention abusive ? C'était la pensée des juges ; elle



Rousseng, récemment rentré en France, après de terribles années vécues au bagne, est encore sous le coup de l'interdiction de séjour. Pour lui, comme pour d'autres, une large amnistie s'impose.

se heurtait à une objection d'équité, et cependant elle se défendait.

La salle suivait ce débat angoissant. Finalement, l'homme fut jugé exactement comme il devait l'être : quarante-huit heures de prison, le tarif exact que méritait sa peccadille.

Mais les préoccupations de tous ceux qui ne sont pas indifférents à la misère persistaient après l'audience ; ils avaient bien l'impression que ce n'était pas à la justice qu'il appartenait d'intervenir ; que ce procès n'était pas du ressort d'un tribunal correctionnel, que le drame dominait le cadre étriqué d'une audience.

Et ce douloureux épisode judiciaire rejoint tout ce que l'on sait, tout ce que l'on devine : il ravive les inquiétudes des gens de cœur, il impose à l'esprit le rappel de certaines obligations sociales, dont la Société, parfois, s'est désintéressée...

C'est, en somme, tout le problème des vagabonds que l'on amène dans un box de détenus, de ces pauvres hères, jugés à côté des escrocs, des voleurs et qui sont, très souvent, des victimes innocentes.

Nous ne redirons jamais assez combien nous choque ce spectacle : c'est en le contemplant chaque jour que nous sentons l'impérieuse nécessité de le bannir.

Les ondes dangereuses

Mr et Mrs John Mulholland et leurs deux enfants étaient réunis autour de l'appareil de radio dans leur appartement de New-York.



C'est grâce à la T.S.F. que Mrs Mulholland retrouva son mari.

Après l'audition musicale, ils entendirent la voix d'un missionnaire de Chinatown annonçant qu'un pécheur repent, Spider Fillman, allait parler.

Spider Fillman se mit, en effet, à dire qu'il avait mené une vie de débauche, et abandonné sa femme. A présent, il était résolu de rentrer dans le droit chemin, mais il savait que sa femme s'était remariée et il ne voulait pas troubler son bonheur.

A ces mots, Mrs Mulholland pâlit. Elle venait de reconnaître la voix de son premier mari. Mrs Mulholland s'adressa à des détectives qui finirent par dépister Fillman.

Craignant d'être accusée de bigamie, la jeune femme obtint l'annulation de son second mariage et voulut rentrer auprès de Fillman. Mais celui-ci, pris d'un accès de jalousie, la repoussa et lui intenta un procès en divorce, l'accusant d'adultère avec Mulholland.

Et c'est ainsi que la T. S. F. a privé cette malheureuse femme de ses deux maris.

Prison de luxe

La prison de Montmouth, dans l'Etat de New-Jersey, en Amérique, est sans doute l'établissement pénitentiaire le mieux aménagé du monde. Selon le rapport du nouveau gouverneur de la prison, les détenus jouissent d'un confort « que bien des millionnaires leur envieraient en ces jours de crise économique ». Ils sont autorisés à recevoir des invités à déjeuner, à diner, et même à souper, se servent d'argenterie et de radiateurs électriques dans leurs cellules.

Bien mieux, deux personnes qui ne furent jamais inculpées ni condamnées pour aucun crime se sont installées à la prison, et refusent obstinément de déguerpir.

Des pipes

Moro-Giafferri raconte cette petite histoire aux juges des appels correctionnels :

— Un pope, un moujik et un voyageur sont réunis dans le même compartiment. Le voyageur dit au pope : « Voilà des raisins ; je prends un grain dans une de mes mains et je la ferme. Puis je l'ouvre : si le grain est intact, vous avez gagné ; s'il est écrasé, vous avez perdu. — « Tenu ! », répond le pope. Au bout d'un certain temps, le moujik, qui a compris plus

vite que le fils de Dieu, adjure ce dernier de s'arrêter. « Mais non, répond l'autre, j'ai déjà tellement perdu que je voudrais me rattraper !... »

Sur cette anecdote, où se trouve exprimée, sous un aspect élémentaire, la naïve psychologie du joueur, Moro-Giafferri broda les thèmes que l'on imagine. Car il plaquait sur un noble anglais qui extorqua, par le jeu, cinq millions à une photogénique Scandinave.

— En fait de tricherie, remarquait un jeune avocat, ce Moro de Giafferri est un « as ». Son éloquence pipe les dés à tous les coups !...

Un procès comique

Il se déroule à Rouen. Un ingénieur de cette ville assignait récemment en référé M. René Trintzius l'auteur de *Fin et Commencement*, sous prétexte que l'un des héros de ce livre porte le même nom que lui.

A l'appui des dires de son client, M^e Dieusy, du barreau de Rouen, avait apporté de belles photographies sur lesquelles le plaignant apparaissait tour à tour barbu et glabre. Or, le héros du roman se fait couper la barbe. L'avocat brandissait, en outre, une carte routière pour démontrer que le père de son client avait habité jadis à trente kilomètres de l'endroit où séjourne, un certain temps, le personnage de René Trintzius...

Peu convaincu, le juge du Référé refusa d'ordonner la saisie. L'affaire reviendra au fond, lundi, devant le Tribunal de Rouen.



René Trintzius, le célèbre auteur de *Fin et Commencement*.

VOILA CENT ANS

Le mystère du Cabinet Bleu

Au début de janvier 1833, M. Harel, directeur du Théâtre St-Martin, vint au bureau de la Sûreté déclarer que chaque nuit, depuis une semaine, un adroit voleur s'introduisait dans son cabinet pour lui dérober une partie des recettes, enfermées pourtant dans un solide tiroir. Il ajouta que ces vols étaient incompréhensibles, car les clefs de son cabinet, le « Cabinet Bleu », et de son secrétaire, ne quittaient jamais sa poche.

Le chef inspecteur Canter partit immédiatement ; il examina les serrures, sur lesquelles il ne releva aucune trace suspecte. Canter recommanda donc à M. Harel de changer les serrures, ce qui fut fait sans attendre. Mais le lendemain un nouveau vol de 200 francs fut constaté.



Le Théâtre de la Porte Saint-Martin en 1833.

Canter pensa alors que le larron s'introduisait par la cheminée, qui était fort large. Le soir-même, malgré une température sibérienne, il s'embarqua sur le toit du théâtre. Par surcroît de précaution, il avait dissimulé des agents devant la porte et sous les fenêtres du Cabinet. A l'aube, on découvrit seulement... qu'un nouveau larcin avait été commis.

Déjà le mystère du Cabinet Bleu passionnait les initiés, suscitant des gorges chaudes ou ravivant des histoires de sorcellerie. Piqué au vif, Canter jura d'éclaircir cette affaire ténébreuse. Sans avertir personne, il se dissimula avec son fidèle second, un nommé Petit-Pompier, dans un placard à costumes, percé dans un des murs du cabinet. Juste au-dessus de la pièce où ils veillaient, était située la chambre du directeur. La représentation terminée, ils entendirent M. Harel se coucher, et la nuit s'écoula, silencieuse, obsédante. Vers six heures du matin, ils perçurent au-dessus de leur tête, un craquement discret ; une bouffée d'air tiède leur balaya le visage, en même temps que Petit-Pompier recevait en pleine figure un coup de pied magistral. Canter agrippa avec violence les jambes qui se balançaient dans le vide, et tira le coquin au milieu du Cabinet Bleu.

Le voleur n'était autre que le valet de chambre de M. Harel. Il avait remarqué que la garde-robe de son maître était séparée du placard aux costumes par une simple planche. Le matin, il s'empara des clefs, passa à l'étage inférieur par la garde-robe, volait quelques pièces d'or et remontait dans les appartements du directeur.

Donc Détective publiera en 1933...

LES IRRÉGULIÈRES
par Jean GUYON-CESBRON

LA ROUTE DE L'ÉVASION
par Henri DANJOU

PIRATES DES MERS
par Etienne HERVIER

NOTRE-DAME DES TÉNÈBRES
par Paul BRINGUIER

LA SECRÈTE
par René GIRARDET

USINES DE RÊVE
par Marcel MONTARRON

et d'autres reportages de :
Pierre MAC ORLAN — Emmanuel BOVE — René TRINTZIUS

LES INDICATEURS
par Marius LARIQUE

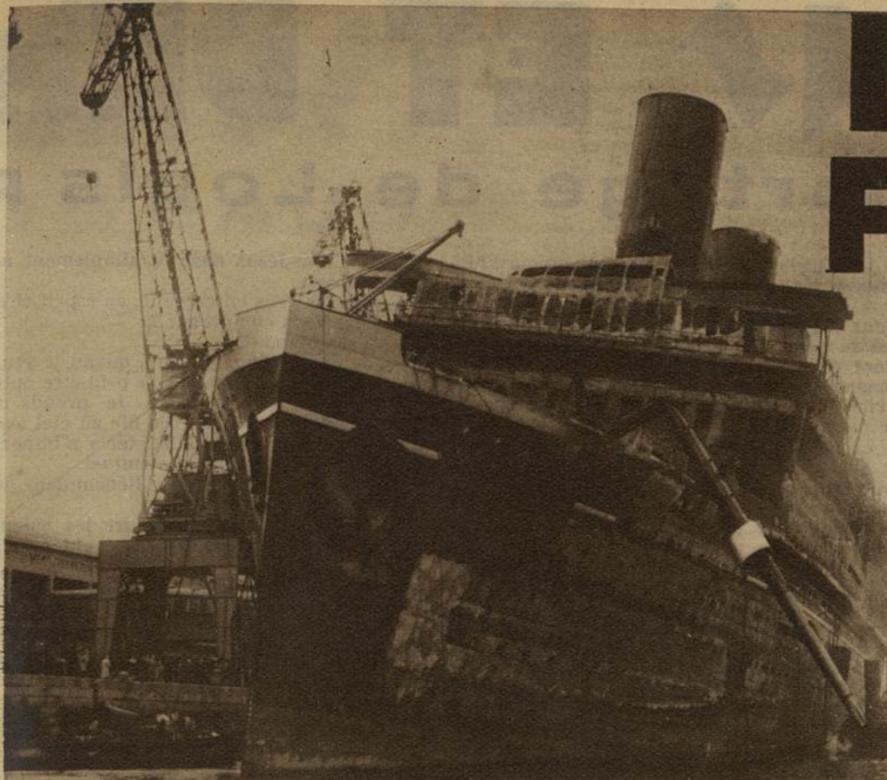
...mais il publiera encore :

LES MYSTÈRES DE BERLIN par André BEUCLER
MON FRÈRE L'ASSASSIN par le D^r Henri DROUIN

et des enquêtes, des reportages de :
Louis ROUBAUD — Stéphane MANIER — Pierre ROCHER



LE GÉANT FOUROYÉ



les travailleurs du pont et du sous-sol de l'immense ville flottante, dix-neuf morts dont les noms s'ajoutent à la liste innombrable des marins péris en mer...

Les uns disparurent dans les flots incendiés par les lueurs tordues du brasier flottant, les autres, proies obscures de l'asphyxie succombèrent dans les bas-fonds brûlants et enfumés du navire.

Et l'on devine, à travers les récits si mesurés, si émouvants de simplicité, de dignité, des rescapés, de leur chef, le commandant Schoofs, les efforts désespérés de tous ces hommes qui ne voulaient, qui ne pouvaient croire, même quand l'incendie commença à faire rage et à se propager de la poupe à la proue, de babord à tribord, que tout était perdu, qu'il fallait, comme une âme abandonne un corps, abandonner à la dérive le beau navire, hier embrasé par la fête nocturne, cette nuit-là ravagé par un feu infernal.

Parmi tous les traits de cette lutte acharnée, de ce drame pathétique, qui dura plus de huit heures, celui-ci n'est-il pas l'un des plus émouvants ?

Au second du bord, qui s'était précipité pour

Sur le pont du géant des mers foudroyé, gît le grand mât, tel un chêne abattu.

chevauchée. De Brest, de Cherbourg, du Havre, des remorqueurs, alertés par le tragique S.O.S., étaient partis, portant tous l'espoir de rejoindre l'un des premiers la carcasse fumante qui s'en allait à la dérive, d'y accrocher câbles et filins, d'en prendre possession. Il n'y avait pas une seconde à perdre. On signalait que l'épave, si l'on n'arrivait à temps, pouvait aller s'échouer sur les côtes anglaises. Et ceux qui se ruaient au sauvetage de l'épave, en même temps que les bateaux officiellement mandatés par la Préfecture de Cherbourg, craignaient d'en être pour leurs frais.

Quand, sur le *Ramier*, le commandant Schoofs pu rejoindre enfin les ruines de l'*Atlantique*, l'étrange flottille s'acharnait déjà autour de son bateau. Trois remorqueurs étrangers, deux hollandais et un allemand, s'en étaient mêlés. Et tous se contrariaient, se heurtaient, pour prendre possession de la proie fumante. Mais la mer violente gênait à son tour ces manœuvres désordonnées et périlleuses. La nuit descendait, zébrée d'éclairs. Quand l'aube se leva sur les flots apaisés, le capitaine Pilchard, commandant l'une des *Abeilles*, avait pu hisser le pavillon français sur l'épave. Mais, de leur côté, trois marins hollandais, qui avaient réussi à grimper à bord, y avaient fixé une remorque. A son tour, le remorqueur allemand *Simson* s'était accroché à l'arrière tribord. On tirait à hue, on tirait à dia.

Pâle, les dents serrées, le commandant Schoofs regardait, la rage au cœur, cette lutte sans grandeur autour de son bateau ravagé.

Alors, la colère une seconde l'emporta, et on le vit sortir son revolver.

— Commandant, qu'allez-vous faire ?

Il comprit sa folie, remit l'arme dans sa poche et ne pensa plus qu'à coordonner les manœuvres rivales.

Tout s'arrangea vers le soir.

Mais, entre temps, le lieutenant Even, celui-là même qui se trouvait sur la passerelle de l'*Atlantique*, lors du sinistre, et qui, le premier de l'équipage, avait voulu remonter à bord, avait eu le pied écrasé par un remorqueur, contre la coque calcinée du navire...

Le crachin poisseux du large fouette maintenant les visages de la foule silencieuse qui défile devant le beau navire dévasté. La commission d'enquête vient d'y pénétrer et contemple d'un œil navré les amoncellements de tôles gondolées, de plâtras épars, de fils tordus, qui jalonnent ce qui fut cette fameuse « rue de Paris », aux boutiques de fêtes, et ces salons de luxe, créés pour la joie des yeux.

— Il est évident, fait remarquer un monsieur décoré, que, pour éviter de pareils désastres, de sérieuses mesures sont à envisager pour les unités en construction.

— Tout cela, fait un rescapé, a brûlé comme un punch. Tout comme sur le *Phillipar*.

Mais, à ce moment, un grincement de poulie fit lever les yeux.

On hissait, à bord, par une grue, l'un des cercueils qui devait recueillir les restes carbonisés de l'un des cadavres retrouvés sous les décombres.

Et tandis que les officiels cherchaient dans les cendres la clé de ce nouveau drame maritime, tandis que les représentants des compagnies de sauvetage supputaient la valeur de leur prime, tandis que les Cherbourgeois se demandaient si l'arrivée imprévue de ce bateau-fantôme était de nature à lancer leur fameuse gare maritime, ce cercueil drapé d'un drapeau tricolore et qui se balançait au bout d'un câble avait l'air de s'envoler vers le ciel...

Marcel MONTARRON.



Le cercueil d'un des malheureux "péris en mer" est extrait du bateau en cendres.

réveiller dans sa cabine un jeune homme, l'ingénieur Dupin de Saint-Cyr répondit sans hésiter :

— Il fallait me laisser... le bateau d'abord !

Mais au drame de l'abandon du géant foudroyé, du sauvetage de l'équipage, devait succéder une autre lutte, un autre drame, plus âpre : le drame du sauvetage de l'épave.

Car il y a deux choses dans un drame de la mer. Sauver les vies humaines, quand on a perdu tout espoir de sauver le navire. Et pour cela le dévouement des marins de tous les pays du monde ne sera jamais pris en défaut. C'est même un des exemples les plus purs de cette solidarité humaine qui ne connaît, entre ciel et eau, ni frontières, ni races. Puis, récupérer l'épave. Ceci est une autre affaire ; c'est même une affaire tout court.

Ce fut dans les ténèbres, sur la mer écumante, une étrange course, une hallucinante

Le commandant Schoofs (ci-contre à droite) réussit à ramener au port de Cherbourg son bâtiment affreusement mutilé.



drez, en troisième classe ou dans les cales, ça m'est égal...

On s'empressa de donner satisfaction à l'original mais astucieux passager.

Il fallait aussi assurer la suprématie du pavillon français sur cette ligne d'Europe au Brésil et à la Plata, prendre la première place dans le service maritime postal vers l'Amérique latine et accaparer, au prix d'une tapageuse réclame, la riche clientèle que guettent, sur cette ligne, les compagnies étrangères. Tel était le rôle que devait assumer, après le *Masilia* et le *Lutetia*, le luxueux *Atlantique*, dont la croisière de lancement avait réuni, dans l'éblouissement des plus beaux soirs de fête, les personnalités les plus éclatantes du monde, de la politique et des arts.

Et c'est cette course au luxe, au prestige, à la féerie qui blessa à mort le paquebot sans rival.

Car, ce luxe et cette féerie portaient en eux un ennemi plus sournois que la brume et la tempête : la plus mince étincelle de court-circuit était capable de réduire en un amas de ferrailles, de plâtras et de cendres la nef merveilleuse.

Il n'y avait pas de passagers et l'équipage du navire — qui rentrait au Havre pour y subir, en cale sèche, des réparations peu importantes — avait été réduit à moins de deux cents hommes. C'est à ces circonstances que cette nouvelle catastrophe maritime doit de n'avoir pas fait plus de victimes : il y a tout de même dix-neuf disparus, dix-neuf parmi

Le colonel Poudéroux, commandant le corps des sapeurs-pompiers de Paris, commence son enquête.



Cherbourg (de notre envoyé spécial).

Un ciel gris, brume glacée... Ainsi se lève, sur la rade et sur la ville en deuil, ce dimanche désolé où tout Cherbourg va défilier devant les flancs dévastés du beau navire incendié. Etrange contraste : voici, d'un côté, la nouvelle gare maritime, à peine terminée, mais déjà si riche d'invitations au voyage, avec ses escaliers, ses salles immenses, ses comptoirs luisants d'acajou, ses fresques sculptées, ses ferronneries d'art, ses grues géantes, ses passerelles mobiles, cette gare qui, posée sur la mer, semble attendre quelque inauguration en musique, quelque fête joyeuse et qui, aujourd'hui, n'attire qu'un grave et silencieux pèlerinage.

Car, c'est un navire blessé à mort, un navire de cauchemar, sur lequel nul ne pourra plus embarquer, qui, doucement, comme si quelque force secrète vivait encore en lui, est venu, au soir tombant, accoster au vaste quai de la gare à peine ouverte.

Ainsi naissent, vivent et meurent les œuvres dont les hommes font leur orgueil et leur joie. Ainsi, par une curieuse ironie, le destin assemble les richesses de l'avenir et celles qui déjà n'appartiennent plus qu'à la légende.

La légende de l'*Atlantique*...

Il était une fois un beau navire paré comme une arche de féerie. Une nef, un palais ou un musée ? On ne savait quel terme employer pour désigner ce joyau de notre architecture navale, où l'on avait, semblait-il, reculé jusqu'à des limites inouïes les ressources du luxe et de l'élégance. Bois précieux, laques vernissées, tentures, tapis, verreries, vitrines, salons, tout cela sillonné, ourlé de lumières. Il fallait éblouir et séduire. Il fallait que le riche étranger passât du palace terrestre au palace flottant, sans apercevoir la mer. Il fallait flatter la vanité et le snobisme.

On m'a rapporté cette anecdote, certifiée authentique :

A l'un des derniers départs de l'*Atlantique*, un Sud-Américain se présente aux bureaux de la Compagnie des Chargeurs Réunis, à Bordeaux :

— Je voudrais louer, dit-il, l'appartement le plus luxueux du bateau.

— C'est très facile, monsieur, fit l'employé.

— Oui, mais je le voudrais louer seulement pour un jour.

— Pour un jour ? Je ne comprends pas. La traversée en dure huit.

— Je le sais bien. Mais l'appartement ne m'intéresse que pour une seule journée : celle du départ. Je veux, en effet, offrir ce jour-là une grande fête à bord, à mes amis de la colonie sud-américaine. Nul n'ignorera ainsi, de Rio-de-Janeiro à Buenos-Aires, que j'ai loué le plus luxueux appartement de l'*Atlantique*. Après, vous pourrez me mettre où vous vou-

La « Victoire de Samothrace », blessée, survit seule parmi les décombres.



Je suis l'Heure Fixe, m'avait dit une folle de Maison-Blanche. Je pensais à elle, à Vaucluse, en traversant le quartier des femmes où Mme Pierre brodait pour moi « un petit souvenir ».

— Bonjour Madame Pierre ! Comment va la santé, ce matin ?

La vieille hésita, branla la tête et, tandis que sa mimique répondait : « Couci !... Couça !... », sa bouche prononça :

— Quarante et un, boulevard Suchet, troisième étage, porte à gauche.

— C'est pour moi cette enveloppe-serviette ?... Quel joli travail !...

La brodeuse repoussa mon éloge d'un geste qui signifiait : « C'est bien peu de chose ! » Et elle répéta :

— Quarante et un, boulevard Suchet, troisième étage, porte à gauche.

Depuis huit ans, elle n'a pu émettre, en tout et pour toute conversation, que ces mêmes dix-neuf syllabes qui, le 20 juillet 1924, à six heures, dans sa loge, expriment un renseignement correct.

— Un joli cas de « paraphrasie », note M. Courtois.

— Au revoir, Madame Pierre, et encore merci !

Elle s'est levée, a déposé son métier sur le banc pour me serrer la main :

— Quarante et un, boulevard Suchet... Le docteur prend congé à son tour ; elle s'incline :

— Quarante et un, boulevard Suchet... En nous éloignant, nous l'entendons couter à l'infirmière ses impressions sur notre visite, dont elle se réjouit :

— Quarante et un, boulevard Suchet, troisième étage, porte à gauche ; quarante et un, boulevard Suchet, troisième étage, porte à gauche... etc...

■ ■ ■

Plantier m'attend au troisième quartier pour me présenter à M. Emile Garel, directeur du *Magazine Quotidien*. Je serai aujourd'hui le seul acheteur et lecteur de cette publication autographe, à exemplaire unique, écrite sur papier écolier, illustrée en bichromie au crayon bleu et rouge. Toutefois, mon confrère ne peut me céder le numéro du jour, qui n'est pas achevé. Il m'offre de choisir dans la collection. Je prends au hasard le numéro du 22 août 1932 qui porte en manchette :

« Fête à souhaiter : Saint-Philibert. Etat du ciel, de la nuit. Dijon et aujourd'hui, même toilette. Le vent : églantinette bergeronnette. Longueur d'étoiles : presque la même distance de l'horizontal Nord. Toit haut. Averse inondée, 14 h. 04 ». Et cette légende sous un dessin cosmographique : « J'ai fait ce dessin du ciel de l'Est,

(1) Voir « Défective », depuis le n° 215

M^{me} Pierre
— un beau cas de paraphrasie — brodait pour moi « un petit souvenir ».

DÉMONS ET DÉM

Grand reportage de Louis R

car il faut faire une vitesse comme j'ai le temps. »

Cette simplicité m'a mis en confiance. Emile Garel me parle en homme du métier ! — Je fais le calendrier de la guerre, c'est pour les anciens comme vous.

Et il me désigne la rubrique :

« Dimanche 24 août 1914, bataille d'Épernay. Dans la nuit, nous partons vers Sainte-Marie-en-Aisne, quatre-vingt quatre tambours et clairons. Placé dans un trou d'obus, je lance l'attaque. La race noire participe. Nous dégageons la voie ferrée. Les pendules ne marchent pas. Attaque : Vacquerie, Bois-Couiller, le Cabaret Rouge... Après de durs combats, je pars seul ; je me déshabille, je garde ma flanelle. Les Allemands sont nombreux. Je tire presque à bout portant. Qu'est-ce que j'ai tué ? Plus d'un cent ! Dans la journée, nous avons mangé des Soissons. »

Si je m'en réfère au dossier, les faits relatés par le rédacteur ne sont pas imaginaires. Garel, vêtu d'un simple gilet de flanelle, fut fait prisonnier, puis, rapatrié en cours de guerre, après un séjour à l'Asile-Clinique de Dusseldorf.

L'éditorial qu'il prépare pour aujourd'hui aborde les questions les plus diverses :

« En 1932, on a fait beaucoup de progrès pour les instruments aratoires. M. Painlevé est au ministère de l'Air très bien ! Ils doivent veiller à ce qu'il n'y ait plus de chômage ; du travail, il y en a plus que les ouvriers peuvent en faire. L'Amérique est la plume Gaya. »

La publicité n'est pas bannie du magazine : « Abel Bombis, ornements noyer d'Espagne, noirs de renfort d'huile. Salamandre alcali. »

On lit, en quatrième page, des petits problèmes : « Je pose soleil sur lune et je retiens deux... »

L'horloge de Mme Pierre et la boussole de M. Garel se sont brusquement détraquées, l'une dans la monotonie, l'autre dans l'horreur du destin. Les aiguilles se sont fixées, celle-ci à six heures, celle-là sur l'Est. Quelques locataires du boulevard Suchet se rappellent peut-être la minute où la pauvre femme, en tirant le cordon, égara pour toujours ses mots dans l'éternel ennui. Et peut-être quelques survivants de l'Aisne se souviennent-ils de leur camarade qui se déshabilla devant l'ennemi... fou de terreur !

■ ■ ■

— Et Jésus-Christ ? demandai-je à M. Courtois.

— Nous en avons un au sixième quartier, s'empressa Plantier. Mais j'en ai connu un autre à Villejuif... Le meilleur est à Ville-Evrard.

Dès que nous eûmes franchi la porte qui séparait les deux cours, le « sujet » se présenta de lui-même :

— C'est moi Colin-Jésus... Colin-Jésus... Colin-Jésus... !

Il l'aurait répété cent fois jusqu'à ce que nous eussions manifesté notre déférence — non point une prosternation, mais au moins un coup de chapeau —. Sur un signe de Plantier, je me découvris. Colin-Jésus cessa de crier et parla d'une voix sourde, rauque, comme s'il eût été frappé subitement d'aphonie.

— Écoutez la voix qu'ils m'ont donnée ! — Qui ?

— Les vendus-vendeurs de Vaucluse, les marchands du Temple...

Il bredouilla, les lèvres à peine entr'ouvertes, quelques mots enfin intelligibles :

— Cochon, que fais-tu là ?

Et, tout de suite, reprenant son naturel :

— Avez-vous entendu ces maquereaux qui m'insultent ?

— Mais c'est vous qui avez parlé !

Il nous tourna le dos, fit quelques pas pour nous fuir, haussa les épaules, impatienté, et revint nous expliquer :

— Naturellement, c'est moi, puisque je les ai tous ! Mais je ne suis pas assez idiot pour m'insulter moi-même ! Ils sont bien obligés de s'exprimer par ma bouche, puisque j'ai su mettre tout le monde dans ma parole.

Je fis un signe d'acquiescement ; il m'estima plus compréhensif que mes compagnons et me saisit à deux mains par les revers de mon veston.

— Bas les pattes ! Voulez-vous laisser Monsieur ! gronda le docteur.

Mais Colin-Jésus désirait simplement me convaincre :

— J'ai les gens en cervelle, en esprit et en bouche... Vous comprenez ?

— Très bien...

— Je possède qui je veux, quand je veux. Je dois avoir de l'amant ou peut-être autre chose... J'attire le monde. Je prends un homme sous mon bras et je file au ciel avec lui... Ainsi je peux « rédempter » n'importe qui, même le plus grand criminel.

— Parce que vous êtes le Rédempteur, intervint M. Courtois.

— Oui. Voulez-vous entendre les maquereaux pharisiens, voulez-vous écouter leurs menaces ?

Colin changea de voix et, comme un écolier, s'efforça de parler sans remuer les lèvres :

— Tu vas mourir !

Il reprit aussitôt son accent naturel pour démontrer :

— Vous voyez, ils veulent me tuer !

J'insinuai :

— Cela fera la deuxième fois ?

Il protesta :

— Non pas, c'est mon frère qu'ils ont crucifié... Voulez-vous entendre parler ma mère ?

Sans attendre notre acquiescement, il contrefit une voix féminine :

— J'ai eu tort de vendre mon fils !

— La Sainte-Vierge vous a donc vendu ?

Il haussa les épaules :

— La Sainte-Vierge n'est pas ma mère. J'ai couché avec elle.

— C'est donc votre femme... Quand l'avez-vous épousée ?

— Je n'avais pas besoin de l'épouser. On ne peut contracter une union que devant Dieu ou devant les hommes. En tant que Dieu, je ne pouvais pas me marier devant moi-même et encore moins me marier civilement.

— Mais vous ne ressemblez pas au Christ !

Chaque fois que cet argument lui est opposé, Colin-Jésus se pince les deux joues, tire sa chair comme l'homme-caoutchouc de Barnum et répète :

— J'ai l'autre figure là-dessous. Les maquereaux ont mis ce corps sur mon corps. Ça pèse mille kilos. La chair est en matière plastique et les os en argile. On me dit : « Marchez ! marchez !... » C'est commode de traîner ça toute la journée ! J'ai porté plainte au procureur contre les vendeurs-vendus et autres personnes secrètes qui m'ont mis dans ce joli z'état !...

L'Heure fixe de Colin était vainement la plus grande...

Je cherchai vainement au dossier le doigt qui avait immobilisé l'aiguille. Je ne trouvai ni chagrin d'amour, ni chagrin d'ennui, aucun drame, aucune terreur, aucune misère...

Autrefois, les spectateurs de café-concert ont applaudi Colin, une sorte de fantôme long et mince comme une anguille, saucissonné dans une redingote courte, les chaussettes écossaises débordant d'énormes godillots, le nez rouge... Je l'ai vu acclamé à l'Alcazar, à l'Alhambra, au Petit-Casino...

Sa femme, dans une lettre au médecin, a



LEMENT ROUBAUD

noté les débuts de la maladie. Son mari se négligeait depuis quelques mois; il laissait traîner partout des papiers importants ou compromettants : contrats d'impresarii, lettres de sa maîtresse... Il oubliait le texte des chansons; sa parole devenait hésitante. Un soir, il se mettait au piano chez lui, chantait le Noël d'Adam dont il se déclarait l'auteur. Il avait aussi composé le Chant du Départ, la Marseillaise, tous les airs, tous les opéras. Il gagnait cent cinquante mille francs par soirée. De toutes les villes de France et de l'étranger, lui parvenaient des mensurations somptueuses, par milliards de francs. Cependant il avouait : « Je ne suis plus le même homme. » Et il se plaignait :

— Les médecins m'abiment la poitrine... Les maquereaux usent mon corps avec des aimants, m'injectent du saindoux pour me faire perdre ma maigreur...

Aucun malheur ! Aucune misère !... Il était nommé maréchal de France; sa femme, quoique vivante, avait été entièrement aurifiée et valait une fortune, non seulement au poids du métal précieux, mais à titre de phénomène. Il était âgé de douze mille ans...

Aucun chagrin ! Aucun ennui !... Mais — la réaction de Wassermann en fait foi — un invisible ennemi, plus cruel et plus hypocrite que les maquereaux pharisiens, vendus-vendeurs et autres marchands du Temple, était entré dans son sang : le tréponème pâle.

D'autres victimes du même assassin sont guéries par centaines, par milliers, à Sainte-Anne et dans tous les asiles de France, après avoir été traitées par la malaria. Ceux qui ne retrouvent pas leur raison perdue échappent pourtant à la mort prochaine. Colin-Jésus deviendra vieux...

— Ainsi, conclut M. Courtois, nous sommes le plus souvent impuissants contre un mal que nous connaissons bien. Que pouvons-nous faire lorsque nous ignorons tout ? Vous trouverez dans les manuels de multiples classifications de la démence, du délire, de l'obsession... Nous avons donné des noms à tous les synchrones et placé chacun dans sa cause... Et nous cherchons !... Voyez notre ami Plantier ! Il n'est pas syphilitique; il n'a jamais bu d'alcool... Pourquoi veut-il tuer M. le Pasteur Bruner ?

Plantier, d'un geste, refusa l'interrogatoire et se hâta de trouver une diversion : — Varlet est aussi lucide que moi; il n'ose pas plus que moi redevenir libre...

■ ■ ■

Nous pouvions voir Varlet à l'infirmerie. Le plus dévoué des aides bénévoles. Il devait soigner aujourd'hui l'un de ses camarades l'asile avec qui il s'était lié :

— Comment va-t-il, votre ami Dejean ? Varlet secoua la tête et nous désigna un lit aux draps tirés. Il enleva son lorgnon et essuya de son mouchoir. Nous renoncâmes à interroger cet homme, semblable aux autres, qui pleurait la mort d'un compagnon. Trois semaines plus tard, il sonnait à ma porte et me présentait sa femme. En « ci-il », dans un complet propre, il avait

bonne mine. Quarante ans environ, des moustaches noires pointues, à la mode de 1900. Avec la « bourgeoise » qui l'accompagnait, c'était un couple reposant : un petit ménage d'artisan ébéniste du faubourg Antoine; trois enfants, du travail, une ambition mesurée... Le bonheur aurait dû habiter chez eux. Je félicitai M. Varlet de sa guérison; il me détrompa :

— Je suis toujours à Perray-Vaucluse, mais M. Courtois et M. le Directeur me donnent des permissions de la journée pour sortir avec ma femme et m'habituer peu à peu. J'en ai profité pour vous apporter les mémoires du pauvre Dejean...

Il me tendit une liasse de papiers noircis de fine écriture; je le remerciai. Il laissa tomber la conversation, hésita. Sa femme vint à son secours :

— Nous aurions voulu aussi vous parler de nous... C'est bien délicat. Mais peut-être pourriez-vous nous aider par vos relations. Mon mari connaît son métier et pourrait être engagé comme ouvrier spécialisé dans une grande fabrique de meubles en province ou en banlieue... Il n'est pas possible qu'il rentre à Paris.

Mme Varlet, sans transition, sanglota : — Nous n'avons plus d'argent, et nous ne savons plus comment faire... Si ça continue, dans un mois, nous serons sur la paille. Pourtant, je peux vous le dire, Monsieur, mon mari est un travailleur, un honnête homme qui se ferait tuer pour moi et pour ses enfants.

A son tour, Varlet laissa glisser sur ses joues de grosses larmes.

— Il faut prendre les choses par le commencement, dit la femme. C'est la cinquième fois qu'il est enfermé et c'est encore heureux qu'on ne le mette plus en prison. Les docteurs l'ont si souvent interrogé... Je connais son histoire mieux que lui. Les médecins demandent toujours des renseignements sur les parents, sur les maladies d'enfance... Mon mari n'a jamais rien eu d'anormal dans sa famille et, jusqu'à l'âge de quatorze ans, il était un garçon plein de santé et d'innocence. C'est à la sortie de l'école, lorsqu'il a commencé son apprentissage... Un de ses camarades plus âgé s'est mis à tourner autour de lui comme s'il avait été une fille. C'est peut-être celui-là qui est responsable...

Pourtant, à entendre Mme Varlet, le jeune ouvrier se serait soumis avec répugnance

Les jeunes sculpteurs sur bois, dans l'atelier de Varlet, ne s'étaient jamais aperçus de sa manie.



L'entrée de l'asile de Perray-Vaucluse, bien connue de Varlet, l'étrange maniaque.

bre d'hôtel, il payait et s'enfuyait, laissant la passante ahurie. Il résistait, évitant les jardins, les places. Mais, un soir, dans la rue Meslay, il aperçut des femmes aux fenêtres et céda. Ce fut sa seconde arrestation, sa condamnation à trois mois...

Il se crut guéri en sortant, travailla quatorze heures par jour, fréquenta Madeleine et l'épousa. Aidé par l'amour de sa femme et la naissance de son premier fils, il résista dix-huit mois...

Soudain, un jeudi, la bête réapparut et le poussa encore au marché du Temple. Un vrai scandale ! Il y eut des cris, une course folle, une poursuite par les agents. Un garçon boucher lui barra le chemin et, d'une bourrade, l'envoya rouler dans le ruisseau. Cette fois, le médecin du Dépôt le fit admettre à Saint-Anne.

Libéré au bout de quelques semaines, il travailla chez lui. Sa femme ne le quitta plus. Il fut père d'un second enfant. Pendant les couches, il se trouva, quelques jours, quelques heures, livré à lui-même, le temps de courir au square du Temple. Un agent s'approcha du banc où il feignait de lire, arracha le journal et arrêta le maniaque pour la quatrième fois.

Pourtant, ses affaires prospéraient; il s'était installé à son compte, il avait de beaux enfants, son foyer paraissait heureux. Son dernier internement date de la naissance du troisième bébé. Aujourd'hui, Mme Varlet s'est juré de ne jamais laisser son mari un seul instant sans surveillance.

— Ce sera possible, précise-t-elle, s'il est embauché dans un atelier en province ou en banlieue...

Mais, depuis un instant, je n'écoute plus la pauvre femme. Mon regard s'était arrêté sur le visage de mon hôte. Il avait pâli; ses yeux troubles ne me voyaient plus; ses traits exprimaient une sorte de souffrance extatique.

Soudain, il gémit, haleta comme un animal en rut...

Mme Varlet l'aperçut à son tour et s'effondra :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! supplia-t-elle. Nous en avons trop parlé devant lui. Il n'a pas pu supporter son histoire.

La bête était apparue, elle s'était dressée en face de nous et nous imposait sa bravade lubrique...

Nous baissions la tête sans oser intervenir. J'éprouvais moins d'écœurement que de pitié. Devant l'ignoble, je ne sais quelle blessure s'imposait à moi comme aux deux fils respectueux du patriarche ivre.

Le malheur l'avait recouvert de son manteau.

(A suivre.)

Louis ROUBAUD.

Dans les services du docteur Courtois, à Perray-Vaucluse, Mme Pierre vit maintenant avec d'autres démentes d'amour et, tous les jours et toutes les nuits, on l'entend prononcer : « 41, boulevard Sueur ».

FATS DIVERS

Le châtement du maître



Sousse (de notre correspondant particulier).

Moussa ben Mohamed était venu s'installer à Ras-el-Kef, près de Sousse

ALGÉRIE Moussa ben Mohamed ben Taieb, dit « Barka », avait, il y a nombre d'années, quitté le douar natal pour aller vivre en Tunisie. En 1930, il était allé s'installer à Ras-el-Kef, petit village indigène de la banlieue de Thala (environs de Sousse).

Il avait épousé, comme le font presque tous les Musulmans, plusieurs femmes qui — en bonnes ménagères arabes — faisaient tout le travail et le laissaient vivre dans le plus doux des « farniente ». La première femme de Barka — Dahlia bent Mohamed — étant morte après quelques années de mariage, et la seconde — Djenia bent Amor — étant vieille et malade, le ménage était tenu par la dernière : Zohra bent Ahmed, surnommée « Ahrar ».

Zohra était une jolie Mauresque du Sud-Tunisien âgée de 23 ans à peine dont Moussa ben Mohamed était féroce jaloux. L'espionnait sans cesse, la suivait de loin lorsqu'elle allait chercher de l'eau à l'oued voisin avec ses outres en peau de chèvre.

De sa première femme Dahlia, « Barka » avait eu un fils — Ahmed — âgé actuellement de 24 ans, qui vivait au « dar » paternel.

La vie semblait continuer, monotone comme de coutume, lorsque ce fut le drame...

Cette nuit-là, Ras-el-Kef fut soudainement réveillé par des cris de douleur, des cris d'agonie : une femme mourante appelait au secours. En même temps Ahmed ben Moussa courait dans les rues du douar en hurlant comme un fou :

— Mon père a tué « Ahrar » ! Il était une heure du matin. Tout le monde se précipita vers la maison de l'Algérien. Dans l'unique pièce du gourbi

qui sert à la fois de chambre et de cuisine aux deux Mauresques et à leur mari, un spectacle horrible s'offrit à la vue des arrivants : Zohra était étendue sur le sol, le crâne fracassé, baignant dans une mare de sang. Dans un coin de la pièce, Barka était debout, les yeux hagards, tenant dans ses mains une hache maculée de rouge.

La police fut immédiatement prévenue. Elle s'empressa d'arrêter le meurtrier qui n'offrit aucune résistance et expliqua l'horrible drame :

— Je me suis réveillé dans la nuit et j'ai été surpris de ne pas trouver Zohra à mes côtés. Je me suis levé et suis sorti du gourbi. « Ahrar » se trouvait à quelques mètres de là en compagnie d'un Indigène que je n'ai pas reconnu. Je suis devenu fou de jalousie et j'ai bondi vers eux. L'Arabe s'est enfui et je l'ai poursuivi tout autour du douar ; mais il a réussi à s'échapper. Furieux, je suis revenu au gourbi : en chemin j'ai trouvé une hache ; je l'ai prise. Zohra, qui s'était cachée dans un coin de la chambre, a voulu s'enfuir en me voyant arriver. J'ai bondi vers elle et lui ai asséné un coup de hache sur la tête. Elle est tombée en hurlant. J'ai continué à frapper avec le manche de mon arme. Je suis le maître. Je l'ai châtiée. C'est tout...

A la prison de Sousse où il a été écroué, Barka pense parfois à la petite Zohra-Ahrar. Il revoit sa taille souple, ses yeux profonds, ses seins fermes. La fillette n'est plus qu'un petit cadavre que l'on a enterré, un soir, sous le sable rouge, à la frontière du désert. Le chœur pleurnichard des parents et des amis a fait place à celui des hyènes qui aboient à la lune.

Barka songe à tout cela, mais ne regrette rien.

Jean BELLEVILLE.



De son mariage avec sa première femme, Dahlia, Moussa Barka eut un fils.

Zohra Ahrar (au centre) était une jolie Mauresque.



Du sang sous la croix



Ce sont les époux Decroux, des voisins, qui portèrent secours à Mme Gavard.

Annemasse (de notre correspondant particulier).

ÉMENCE ou jalousie ? On ne sait encore. S'il y avait dans la région un ménage qui eût la réputation d'un ménage uni, c'était bien celui des époux Gavard. Lucien Gavard était le facteur rural du pays. Il avait trois enfants, âgés respectivement de 8, de 12 et de 14 ans. Il était revenu de la guerre amputé d'un bras. Il était estimé de tous.

Et voici que l'autre matin, le bruit courut que Lucien Gavard avait, dans sa petite mai-

son savoyarde de Pers-Juny, tiré sur sa femme et s'était suicidé.

Il s'était couché à cinq heures du matin, puis s'était relevé peu après, dans une sorte de demi-sommeil, pour aller prendre son revolver. Il revint alors vers le lit comme un automate. Sa femme dormait, inconsciente de la menace suspendue au-dessus du lit. Il la saisit par la gorge et, à bout portant, lui logea quelques balles dans la tête.

Comment la malheureuse eut-elle la force, bien qu'elle perdît son sang en abondance, de se lever et de sortir dans la cour, de traverser la rue, on se le demande encore. Suprême ressaut d'un corps foudroyé, et où les dernières forces se conjuguent. Elle se traîna, fantôme sanglant dans la nuit, tendant ses mains en avant, livide, et soudain tomba dans la neige, au pied d'une grande croix de rédemption.

Mais les enfants avaient été réveillés par les coups de feu et leurs cris maintenant s'élevaient dans la nuit.

Des voisins, les Decroux, se levèrent, et soudain distinguèrent dans la neige une forme allongée. Ils se précipitèrent, reconnurent la malheureuse femme du facteur. On la transporta à l'hôpital où elle expira bientôt.

Cependant on s'était approché de la maison des Gavard, et comme on allait y pénétrer, un coup de feu, soudain, retentit.

Gavard venait de se faire sauter la cervelle.

Mais voilà que l'on chuchote maintenant que Gavard, si es-

timé de tous, n'avait pas une conduite irréprochable et que c'est, las des justes reproches que lui adressait sa femme, qu'il avait pris cette fatale résolution.

Tant il est vrai que bien des ménages, en apparence unis, cachent des foyers de mort.

A. R.

La victime s'était traînée jusqu'à cette croix et son sang rougissait la neige.



ATTENTION ! En vente partout

1 fr. 50 le récit complet illustré
LES DESSOUS DE L'HISTOIRE

d'après les documents authentiques par le Docteur LABASTIÉ

1^{re} révélation : Don Juan... entremetteur (le Maréchal de Richelieu)
EDITIONS IMPRIMOR

Révélation du Secret de l'Influence Personnelle

Méthode simple que tout le monde peut employer pour développer les puissances de magnétisme personnel, mémoire, concentration et force de volonté, et pour corriger les habitudes indésirables, au moyen de la science merveilleuse de la suggestion. Livre de 80 pages qui décrit en détail cette méthode unique et étude psycho-analytique du caractère, envoyés GRATIS à quiconque écrira immédiatement.

« La merveilleuse puissance de l'Influence Personnelle, du Magnétisme, de la Fascination, du Contrôle de l'Esprit, qu'on l'appelle comme on voudra, peut être sûrement acquise par le premier venu, quels que soient son peu d'attrait naturel et le peu de succès qu'il ait eu », dit M. Elmer E. Knowles, auteur du nouveau livre intitulé : « La Clef du Développement des Forces Intérieures. » Ce livre dévoile des faits aussi nombreux qu'étonnants concernant les pratiques des Yogis hindous et expose un système unique en son genre



M. D. C. Houlding.

pour le développement du Magnétisme Personnel, des Puissances Hypnotiques et Télépathiques, de la Mémoire, de la Concentration, de la Force de Volonté et pour la correction d'habitudes indésirables, au moyen de la merveilleuse science de la Suggestion.

M. D. C. Houlding écrit : « Votre inspiration a fait de moi un homme nouveau, ma puissance de concentration et mon contrôle de moi-même s'étant extraordinairement améliorés. Vous m'avez donné la confiance en moi et m'avez permis d'exercer une notable influence sur les autres. Depuis peu, mes succès ont été aussi marquants que l'avaient été auparavant mes échecs. » Ce livre répandu gratuitement est riche en reproductions photographiques démontrant comment ces forces invisibles sont utilisées dans le monde entier, et comment des milliers de gens ont développé certaines puissances, de la possession desquelles ils étaient loin de se douter. La distribution gratuite a été confiée à une grande Institution de Bruxelles et un exemplaire sera envoyé franco à quiconque en fera la demande.

Outre la distribution gratuite du livre, il sera également envoyé, à toute personne qui écrira immédiatement, une étude de son caractère. Cette étude, préparée par le Prof. Knowles, comptera de 400 à 500 mots. Si donc vous désirez un exemplaire du livre du Prof. Knowles et une étude de votre caractère, copiez simplement de votre propre écriture les lignes suivantes :

« Dans le but d'assurer le succès que j'envie Et d'être mieux armé pour affronter la vie, Je voudrais recevoir avec votre brochure Une brève analyse de ma propre écriture. »

Ecrivez très lisiblement votre nom et votre adresse complète (en indiquant Monsieur, Madame ou Mademoiselle) et adressez la lettre à PSYCHOLOGY FOUNDATION, S. A., Distribution gratuite (Dept. 3161-M), rue de Londres, N° 18, Bruxelles, Belgique. Si vous voulez, vous pouvez joindre à votre lettre 3 francs français, en timbres de votre pays, pour payer les frais d'affranchissement, etc. Assurez-vous que votre lettre est suffisamment affranchie. L'affranchissement pour la Belgique est de fr. 1,50.

UN FONCTIONNAIRE SATISFAIT

Monsieur André, employé à l'Administration des Douanes, se félicite d'avoir usé de la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi et grâce à laquelle ses cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle alors qu'ils étaient complètement blancs :

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de L'Exol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salon de coiffure, à un prix minime. Appliquez le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

7 frs BONNE MONTRE heures lumineuses, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne Garzotto 6 ans... 7 frs Chronomètre antimagnétique... 14 frs Bracelet homme, cadran lumineux... 14 frs Bracelet dame, plaqué or ou argent... 25 frs Env. contre remboursement - Echange admis
Fabrique E. V. KOMLOR à Morteau près Besançon

C'est à l'Ecole Spéciale d'Administration seule 28, Bd des Invalides, Paris-7 que l'on a volume gratuit, 128 pages, documentation complète, France, Colonies, Carrières

DE L'ETAT

Elle ne digérait pas les œufs

Maintenant elle ne craint plus les maux d'estomac

Lorsque cette femme de 72 ans trouva un remède contre ses mauvaises digestions, elle apprit que ce remède était déjà celui que son frère, septuagénaire, employait pour être toujours « un réjouissant portrait de santé ».

« Depuis des années, écrit-elle, je souffrais, je ne pouvais manger ni un œuf, ni une pomme de terre. Je prenais régulièrement un laxatif, mais je continuais à souffrir. J'ai commencé cette année à prendre chaque matin une petite dose de Sels Kruschen. Maintenant, je puis manger des œufs et des pommes de terre sans avoir à craindre des maux d'estomac. Mon frère est un réjouissant portrait de santé et une splendide réclame vivante pour les Sels Kruschen. Il est toujours dispos et heureux. Il n'oublie jamais sa dose du matin — ni moi non plus, maintenant que j'en connais la valeur. Mon frère a 70 ans et moi 72. Nous avons lieu de louer ces précieux sels. Je les recommande à tous mes amis. »

Mme M.-E. M...

Les différents sels naturels que contient Kruschen stimulent et harmonisent les principales fonctions du corps. Votre estomac est aidé, votre foie et vos reins réveillés, votre intestin activé. Vous oubliez vite les mauvaises digestions, la constipation, les maux de tête. Au lieu d'être las et déprimé, vous éprouvez une inexprimable sensation de bien-être physique et mental — cette sensation que l'on connaît « quand on prend du Kruschen ». — Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

"J'ai enfin connu le Bois-Sacré qui, je l'affirme, m'a complètement guérie..."

Mme Claire Edwig Padwina, Prof. de chant, 240 Florida, Buenos-Ayres (Argentine)

Voilà une attestation prise au hasard parmi celles qui m'arrivent chaque jour par milliers du monde entier.

à TOUS et à TOUTES j'offre L'ARBRE QUI NE MEURT JAMAIS LE BOIS SAGRÉ DE L'INDE

La découverte de mon stylo, par le succès qu'elle a obtenu dans le domaine de la psychologie appliquée, m'a procuré la plus grande joie de ma vie. Il sera pour vous le plus précieux des auxiliaires et deviendra l'artisan de votre bonheur. L'adaptation du Bois-Sacré, sert sur le bouchon des stylos, est préparée par moi-même et l'incrustation de la marque Bois-Sacré garantit son authenticité, indépendamment du certificat nominatif délivré à chaque client pour chaque objet.



GRATUITEMENT, sous condition de joindre, collé sur la demande, le bon ci-contre, vous recevrez la jolie documentation illustrée sur toutes les applications du Bois-Sacré sur les stylos. Joindre 1 fr. 50 en timbres pour frais de correspondance. Etranger 3 francs en mandat. Ecrivez sans tarder au Prof. VABRE HYSTA, Service D, 14, rue Centrale, Lyon.

BON GRATUIT SERVICE D (STYLO)

Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane.

100.000 clients par an. 30.000 remerciements. Fr. 37- Fr. 165- Fr. 210- Fr. 780- Affranchissez lettres 1.50 cartes 0.90

Demandez de suite notre catalogue français gratuit. Si accordez chrom. seuls vous intéressez, demandez catal. spéc. E Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 509 a

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS (sans rien absorber)

J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE 75, Rue Lafayette, 75 - PARIS

Heures Sautantes

Dernière Nouveauté Ni verre - Ni Aiguilles Les arrêts complètement supprimés LECTURE FACILE Nickel-chromé anti-magnétique. 11 f. Qualité extra soignée... 19 f. Marque SAUTANTE... 34 f. Montre-bracelet SAUTANTE... 45 f. — Bracelet dame, sautante... 55 f. Calendrier montre sautante... 20 f. Exigez la marque "KAPLUS" Spécialité d'Heures Sautantes Méfiez-vous des imitations et des pastilles GARANTIE 10 ANS Env. cont. Remb. Ouv. Dimanche USINE D'HORLOGERIE 28 RUE DE RIVOLI O. KAPLUS 28 PARIS, Métro St-Paul





Debaix, au bagne, fut employé d'abord à la corvée des « bambous », le cimetière des forçats, près de Cayenne.

JEAN-BAPTISTE Debaix, né le 24 janvier 1881 à Tourcoing, fut contrebandier. C'est une profession qui n'est pas sans risques. Debaix avait pour lui une connaissance approfondie de cette région du Nord, plate comme une steppe, mais hérissée de cheminées d'usines ou percée de puits de mines, qui la font ressembler — souvenir déjà lointain des luttes dévastatrices — à un immense champ de combat, où s'inscrivent étranges et modernes hiéroglyphes toute la peine des hommes. Il connaissait les rivières profondes et leur gué favorable, les champs aux grasses cultures et les cachettes des haies, les villes où les indicateurs pullulent, mais où il savait trouver le gîte tranquille et l'ami, le complice sûr qui lui offrirait une loyale hospitalité.

Il savait que le douanier n'était pas un méchant homme, mais qu'il était impitoyable quand il accomplissait son service. Aussi, pendant longtemps, tint-il en échec ce serviteur de la loi. Mais un jour il fut pris. Dès lors, il n'eut plus de repos. Connu, signalé, fiché, ses opérations devinrent tous les jours plus difficiles. Il fut frappé de lourdes peines de prison.

En 1901, il fut accusé d'un meurtre. Son passé répondait pour lui. C'est-à-dire qu'il légitimait, justifiait tous les soupçons. Debaix était-il vraiment coupable ? Question angoissante que l'on peut se poser. Le contrebandier était sans famille, sans enfant... Sa sœur était mariée avec un de ses amis, Cyrille Vernaeker, dit « Souris ». Ce dernier n'était pas sans reproches. On pensa, à l'époque, dans les milieux que fréquentait Debaix, qu'il assumait une responsabilité qui n'était pas la sienne. Mais on le dit tout bas. La loi du silence, la discrétion,

Il eut, pendant la guerre, une conduite héroïque et fut blessé trois fois.



Le forçat en rupture de ban, travailla dix-huit mois comme manœuvre à Metz.

sont les règles élémentaires de la contrebande. D'ailleurs, s'il s'agissait d'affaires de famille, nul ne devait s'en mêler, pas même la maréchaussée et encore moins la magistrature.

Et en 1901 Debaix comparut devant la Cour d'Assises de Douai. Son attitude fut tranquille et calme. Il discuta à peine les charges relevées contre lui, comme s'il comprenait l'inutilité de tout effort. Il fut condamné à vingt ans de travaux forcés, trop heureux de sauver sa tête. Il avait vingt et un ans, l'âge où d'autres font des projets, conçoivent des ambitions, livrent enfin leurs premières luttes avec l'existence. Lui, s'embarqua l'année suivante pour la Guyane, ayant perdu tout espoir, résigné au déshonneur et à n'être qu'un paria.

C'est du moins ce qu'il crut. Il n'avait pourtant tourné que le premier feuillet d'une vie d'aventures, qui, lorsqu'on la compulse aujourd'hui, paraît, avec le recul du temps, vraiment extraordinaire. Elle n'est cependant, étant donné ce que nous savons de cette jeunesse orageuse, pleine de périls, qu'une suite logique. Debaix, nature ardente, restée généreuse malgré de lourdes fautes, devait songer inévitablement à s'évader du cloaque où on l'enfermait. Plus que tout autre, il devait entendre l'appel des vastes espaces et des forêts profondes. La liberté pour lui avait trop d'at-

traits pour qu'il restât insensible à sa voix. Il était à peine depuis quelques semaines sur la terre tropicale, qu'il sentait s'éveiller en lui les ardeurs du contrebandier. Mais alors qu'autrefois il jouait à cache-cache avec la douane, il se trouvait aux prises avec la mort, ou plus exactement avec les surveillants de la « Tentiaire », prompts au coup de feu. Nouvelle et pénible chasse dont il était, une fois de plus, le gibier.

Néanmoins, il resta douze ans dans cette contrée impitoyable, dure aux parias. Quelques mois après son arrivée, d'accord avec deux amis, il risqua une première tentative. Deux jours de marche dans la brousse, le supplice de la soif et de la faim, joint à celui de la chaleur, lui firent comprendre qu'il ne suffisait pas de savoir supporter les blessures aux mains et aux pieds. Il sut que le coup était manqué, lorsque ses

pétissant et facile à digérer, est le Vatel indispensable que tout le monde s'arrache. Mais, déçu par l'amour, Jean-Baptiste Debaix ne se décida point, pour imiter le geste de son illustre parrain, à se passer sa broche au travers du corps. Il n'avait aucun goût pour cet art héroïque et inutile. Il songea plus activement à quitter cette terre de désillusions. Il avait amassé quelque argent, et, d'accord avec des marins qu'il connaissait, s'embarqua à bord d'un courrier de la mer des Antilles qui, clandestinement, le débarqua à Caracas, au Venezuela. On était en 1913.

Pour le bagnard, la liberté est, si l'on peut dire, comme le génie : une longue patience. Mais être libre ne signifie pas être heureux. Le bonheur n'est qu'un mirage pour celui qui est décidé à vivre honnêtement, s'il a l'estomac vide et s'il n'a pas de travail. Et pour trouver un emploi, il faut un état civil, des papiers d'identité ne portant pas la marque infamante dont s'est débarrassé le forçat en même temps qu'il ôtait la casaque, le désignant à l'atten-

LA FIN DE



LA "BELLE"

compagnons et lui-même, exténués, s'avouèrent qu'ils ne pouvaient plus avancer. Ils se constituèrent prisonniers au premier poste qu'ils rencontrèrent. Debaix subit sans se plaindre les représailles dont il fut l'objet et désarma ainsi l'hostilité de ses gardiens.

Il reconquit leur confiance, fut utilisé pour de menues besognes. Il fut cuisinier et, dès lors, son importance grandit. Il servit le surveillant-chef, puis un quelconque administrateur. Sa liberté s'accrut au bagne avec sa science d'accommoder les sauces. Il put croire qu'il était redevenu un homme, quand la femme d'un de ses anciens gardiens lui laissa prendre quelques privautés. Maître-coq de l'amour et de la poêle à frire, il découvrit que, si le destin lui avait ménagé une vie calme, il eût été un mari modèle. Il perdit cette opinion quand celle qu'il croyait déjà sa conquête lui demanda de passer à son service et surveiller ses fourneaux, car le problème culinaire à la Guyane, comme dans les autres colonies d'ailleurs, est primordial. Il faut manger sans appétit et l'homme qui sait changer un brouet noir de spartiate en un mets ap-

tion publique. Debaix, pendant ses longues années de détention, y avait mûrement réfléchi. Il s'était procuré, grâce à ses relations dans la pègre de Cayenne, un livret militaire au nom d'Alfred Lhermitte, du recrutement de Lille.

Ainsi put-il successivement devenir plongeur, garçon de restaurant, garçon de café, ouvrier de mines... Il songeait sérieusement à s'établir dans ce pays, où il avait enfin

trouvé la tranquillité et l'oubli, quand l'annonce de la grande guerre zébra de traits rouges les lointains horizons.

Debaix-Lhermitte n'hésita point. Il se présenta devant le Consulat de France à Caracas et demanda son rapatriement. On le lui accorda. En arrivant, il s'engagea au 10^e bataillon de chasseurs alpins.

Le 4 octobre 1915, le bagnard combattant fut blessé par un éclat d'obus. Il prit juste le temps de redevenir valide et retourna au front quelques semaines après. Onze mois plus tard, il recevait une seconde blessure. Et, en 1918, dans l'Oise, il était gazé.

S'il avait contracté une dette envers son pays et la société, on peut dire qu'elle était bien payée.

Il était avec le 121^e bataillon de chasseurs à Bitche (Moselle) lorsqu'il fut démobilisé. Il décida de rester dans ce département. L'ancien bagnard était à ce moment titulaire de la croix de guerre avec plusieurs étoiles.

Lebaix-Lhermitte fut dès lors un modèle de travail et d'honnêteté. Il travailla longtemps à la fabrique de confitures Maître, à Montigny, dans la banlieue messine. Pendant dix-huit mois il fut manœuvre à la gare. Depuis treize ans il habitait Metz, rue Caille-Maille, n^o 5.

Quelquefois, en revenant de son travail, il rencontrait les gendarmes opérant leur tournée. Certains le connaissaient :



Sous une fausse identité, avec des papiers au nom de Lhermitte, l'ancien bagnard habitait Metz, 5, rue Caille-Maille.

— Eh bien ! Lhermitte, ça va la santé ?

— Ça va.

L'ancien bagnard pensait aussi :

— S'ils savaient !

Tout son passé lui remontait à la gorge. Il avait envie de leur crier :

— Vous vous trompez. Je ne suis pas Lhermitte. Je suis Debaix, un ancien forçat évadé du bagne. Mais enfin j'ai payé, bien payé ma dette, je veux reprendre mon nom véritable. Celui que je porte me pèse comme si je l'avais volé. Je n'ose rien entreprendre, car je suis, me semble-t-il, paralysé par cette pauvre étiquette qu'aux jours de malheur je me suis collé sur le dos. J'ai toujours peur qu'un Lhermitte, véritable celui-là, me découvre et me dénonce. J'en ai assez de cette angoisse, de cette incertitude...

Vint la crise et le chômage. La misère frappa à la porte de l'évadé... Qu'allait-il devenir ? Lui faudrait-il recommencer ses pérégrinations ? Il était vieux et manquait de courage...

Alors, il se rendit à la gendarmerie, s'assit devant un bureau derrière lequel il apercevait une grande affiche où il y avait écrit : « Engagez-vous !... » Il se rappela que, lui aussi, avait entendu cet appel.

Alors, il commença à voix basse le récit de son invraisemblable odyssée, devant un brigadier attentif. Puis, il laissa enfin échapper le secret, le terrible secret qu'il avait conservé pendant trente-deux ans :

— Je ne suis pas un criminel. Je n'aurais pas dû être condamné. Je n'ai pas tué. C'est mon beau-frère qui est le coupable...

Debaix a été transféré à Douai.

G. ROUGERIE.

Lorsqu'il fut las de lutter, las d'avoir faim et d'être sans travail, Debaix se rendit aux gendarmes et lâcha son secret.



Saint-Jean de Maurienne
(de notre envoyé spécial).



grondement sourd rompit le silence matinal. Sortant de l'étroit défilé, où le torrent de l'Arc s'infiltrait dans l'ombre d'énormes rochers éboulés, l'express de Chambéry-Modane apparut, entraîné par sa motrice électrique.

Grincement des freins... chocs des tampons. Le train, empanaché de plumets de vapeur, s'est arrêté.

— Saint-Jean de Maurienne !... Saint-Jean de Maurienne !...

Du convoi sont descendus des paysans endimanchés; des femmes portant la pittoresque coiffe blanche de la Tarantaise; des skieurs, leurs bois sur l'épaule.

Soudain, à l'une des portières, un gendarme est apparu. Il traîne, attaché à son poignet par la chaîne des menottes, un homme maigre, au visage mal rasé, aux vêtements flottants, et qui baisse obstinément la tête. Un autre gendarme ferme la marche.

Un murmure a soudain parcouru la foule : — C'est Chuzeville !... Vous savez, l'assassin de Claire Romand, la femme que l'on a découverte, assassinée dans un chalet de la Maurienne.

La nouvelle a vite fait de gagner les abords de la gare. Les paysans se pressent alors à la sortie. Une rumeur, faite d'injures, de reproches et de cris de haine monte soudain lorsque le prisonnier apparaît entre ses deux gardiens. Sous la rafale, Germain Chuzeville baisse la tête. Il serre contre sa poitrine la boule de pain qu'on lui a remise à son départ de la prison de Lyon où il avait été incarcéré depuis son arrestation.

Autour de lui tout est douceur, rêve, poésie. A l'horizon, le Perron des Encombres dresse sa muraille enneigée. Les monts de la Haute-Maurienne se détachent à contre-jour sur un ciel lumineux. Le mont Chardin, le Corbier, l'Ouillon et les plateaux de Fontcouverte, paradis des skieurs et des alpinistes, étagent leurs masses blanches, tachées de l'ombre bleue des combes et du brun des vernes dépourvues par l'hiver.

Suivi de la foule, l'assassin monte l'étroit raidillon qui mène à la ville. Il ne regarde pas le paysage. Peu lui importe la beauté des Alpes vêtues de leurs vêtements d'hiver. Il semble accablé sous le poids de son remords. Il va vers sa destinée terrible, qui n'est que l'aboutissement logique de son passé.

Une troupe de skieurs double le groupe tragique. Des jeunes gens, des jeunes filles chantent leur joie de pouvoir goûter quelques heures l'intense liberté des cimes et des champs immaculés. Germain Chuzeville baisse la tête davantage. Il poursuit la montée de son calvaire d'un pas égal, d'un pas dont le martèlement régulier sur le sol glacé rappelle étrangement celui qui réveille le silence des couloirs ou des cours de prisons.

Enfin, voici la maison d'arrêt. Sur le seuil des portes, les habitants de la petite cité, se pressent, curieux de voir le visage de l'assassin de Claire Romand. Cette figure chafouine — plus semblable à celle d'un renard qu'à celle d'un fauve — les surprend.

Alors, pour la première fois, devant la porte qui s'entr'ouvre, le prisonnier a levé la tête. Il a un regard de bête traquée. Les rues tranquilles, les sommets immobiles sous leur parure de neige, la vallée toute fumante des vapeurs montant de l'Arc et des fumées bleues crachées par les cheminées des chalets, les maisons aux lourds toits de pierre, abritant les balcons de bois et les greniers à fourrages, il a vu tout cela. Ce paysage de liberté, de travail, de bonheur, il l'a regardé pour la dernière fois.

Puis, la lourde porte de la prison s'est refermée sur lui.

L'assassin de Claire Romand commençait à expier.

■ ■ ■

Claire Romand... Ce fut dans la soirée du 23 décembre que André Arnaud et Louis Détienne, deux jeunes cultivateurs d'Aussois, découvrirent le corps de la jeune femme. On ignorait alors qui elle était.

C'est dans le courant de l'après-midi que les deux jeunes gens avaient quitté le village. Celui-ci comprend une cinquantaine de maisons massives, faites d'énormes blocs de pierres, et groupées sous l'égide de la Dent Parrachée. Cette terrible montagne, toute cuirassée de neige et de verglas, porte sur ses flancs de granit rose des traces encore fraîches de sang. Elle se défend âprement contre les audacieux qui viennent troubler son inquiétante sérénité et plus d'un alpiniste est venu s'écraser, du haut de sa corniche de glace dominant le vide, sur la muraille rose de son rempart.

Une atmosphère de drame pèse sur cette partie de la Maurienne; de drame quotidien. Chaque jour, l'homme doit ici lutter avec la nature, ruser contre ses attaques, éviter ses colères.

C'est dans le cimetière d'Aussois, en face des grands monts neigeux, que Claire fut enterrée.



Aussi, les habitants de cette région sont-ils des hommes rudes, courageux, peu émotifs.

Cependant André Arnaud et Louis Détienne sentirent la peur leur secouer l'échine, lorsqu'ils pénétrèrent dans le chalet Pascal, modeste cabane de pierres située à la limite de la forêt et dominant les Moulins-Dessus.

Le soir venait. Il faisait froid.

— Viens, dit André Arnaud. Entrons dans le refuge, nous y ferons un peu de feu.

Une porte s'ouvrait au ras du sol, donnant accès à une cave dont le toit, fait de pierres et de terre, était à demi-éboulé. Des sureaux, dégarnis de leur feuillage, saillaient entre les pierres.

Les deux amis pénétrèrent dans la mesure. Mais soudain André Arnaud se mit à trembler.

— Là ! Là ! Tu ne vois pas ?

On distinguait, dans la pénombre de cette cave, une masse sombre que recouvraient des branches de sapins desséchés. Un morceau d'étoffe bleue dépassait, orné d'un bouton de nickel.

— On dirait qu'il y a un corps là-dessous, murmura Louis Détienne, en se serrant instinctivement contre son aîné.

A l'aide d'un bâton, André Arnaud souleva le lit de branches. Un cadavre apparut : celui d'une femme, la figure ensanglantée, qui regardait fixement dans l'ombre ceux qui venaient troubler son sommeil de mort.

Epouvantés, claquant des dents, les deux garçons s'enfuirent à toutes jambes. Faisant crouler les pierres du chemin sous leurs souliers ferrés, ils s'éloignèrent rapidement, se laissèrent glisser au fond de la combe des Moulins-Dessus et, à travers les rochers escarpés, gagnèrent Aussois.

Avant de pénétrer dans le village, dont la rue principale serpentait sous la protection des toits largement débordants, ils s'arrêtèrent un instant.

— Il vaut mieux ne pas parler de ce qu'on a vu là-haut, dit André Arnaud. On nous ferait des embêtements.

Claquant des dents, sous l'influence du froid et de la frayeur, son camarade acquiesça simplement de la tête.

Le soir tombait rapidement. L'ombre montait du fond de la vallée où l'Arc chantait entre les pierres. Des vapeurs bleues noyèrent le village d'Aussois, dont les fenêtres illuminées semblaient des étoiles lointaines. Elles montèrent à l'assaut de l'éperon rocheux que couronne la ligne des forts trapus de l'Eseillon, gagnèrent la Redoute, aux murs démantelés, puis le fort Marie-Christine, et lentement glissèrent vers Aussois, paresseusement couché sur le plateau.

André Arnaud et Louis Détienne regardèrent craintivement autour d'eux. La Scoletta, le Mont-Cenis, le Mont-Froid se découpaient en silhouettes aiguës sur le couchant. La Dent Parrachée baignait dans une lueur pourpre.

Et plus bas, beaucoup plus bas, sur la masse sombre des pâturages qu'égayaient quelques flaques de neige, le chalet tragique fondait lentement dans l'ombre.

Et les deux petits paysans pensèrent en frissonnant au pauvre corps sans vie qui gisait dans la cave et dont les yeux, grand ouverts, regardaient, sans la voir, par la crevasse du toit, s'allumer la première étoile.

■ ■ ■

Mais on sut bientôt la macabre découverte. C'est le soir de Noël qu'Arnaud et Détienne parlèrent. Un soir chaud, plein de l'odeur du foin qui sèche dans les greniers, où l'on organise des veillées, tout en chantant, tout en dansant sur l'aire sonore des granges, parmi la fumée des pipes et les relents poivrés de l'alcool.

Le lendemain, des groupes montaient jusqu'à la cabane Pascal. Et, parmi eux, il y avait les gendarmes de Modane.

Et c'est au milieu des chants de fête et des sonneries des cloches que commença l'enquête. Il s'agissait bien d'un crime. La victime avait été assommée à coups de gourdin et le médecin légiste, le docteur Lalande, qui pratiqua l'autopsie, révéla qu'elle était enceinte de deux mois.

Qui était cette femme ? D'où venait-elle ?

Elle était inconnue dans le pays. Dans un trou du mur, on découvrit son chapeau et, sur le toit, ses souliers. Elle était vêtue avec une certaine élégance. C'était une femme aux mains soignées, aux cheveux ondulés, venue de la ville sans doute.

Deux jours plus tard, un homme débarquait à Modane. Il venait en auto de Thoiria, petit village perdu sur les hauts-plateaux du Jura. Il s'appelait Noël Romand et exerçait la profession de boucher.

— J'ai lu les journaux, dit-il au lieutenant de gendarmerie. Je crains qu'il ne s'agisse de ma sœur, Claire Romand, employée comme bonne à tout faire à Lyon et dont nous sommes sans nouvelles depuis le mois d'octobre.

Octobre... c'est à cette date que le médecin légiste fixait la mort de la victime d'Aussois.

Mis en présence du cadavre, Noël Romand le reconnut. C'était bien là le corps de Mlle Claire Romand, une puissante fille de vingt-trois ans, que quelques mois plus tôt il avait vue pleine de vie, de gaieté et d'espoir.

Il repartit le soir même pour Thoiria :

— Je veux préparer maman à cette immense douleur, dit-il. Si elle apprenait par les journaux la mort de sa fille, ce serait terrible.

Le lendemain, on enterra la femme du chalet Pascal dans le pittoresque cimetière d'Aussois. Les cloches de l'église qui, quelques jours auparavant, avaient sonné joyeusement pour la naissance du Christ, psalmodièrent leur plus triste glas. Les paysans endimanchés, les femmes en costumes savoyards suivirent le modeste cercueil. La fosse avait été creusée près du mur de soutènement qui domine la vallée. La tombe ouvrait une gueule sombre dans la blancheur de la neige. Quand tout fut terminé, on planta

Le village d'Aussois (ci-contre, à droite) groupe ses maisons massives sous l'égide de la Parrachée (au fond).



Germain Chuzeville (à gauche) avait assassiné sa maîtresse dans ce chalet écarté des Moulins-Dessus (ci-dessus).

sur le tertre une croix de bois noir. Et tout redevenait calme. La morte resta seule dans son isolement, face aux grands monts qui flambaient dans la lumière matinale.

Mais l'enquête se poursuivait activement. Dans une malle, laissée par Claire Romand à Thoiria, on découvrit des paquets de lettres. Elles commençaient par : *Ma chérie*, et étaient signées GERMAIN CHUZEVILLE.

L'amant de Claire Romand était-il aussi le meurtrier ? Était-ce lui qui, une nuit d'octobre, l'avait menée là-haut, dans ce chalet perdu à la frontière des forêts, pour l'assassiner lâchement ?

■ ■ ■

M. Perrin, juge d'instruction au Parquet de Saint-Jean-de-Maurienne, regarda l'homme assis devant lui.

— Otez-lui les menottes, dit-il au gendarme.

Germain Chuzeville avait été arrêté à la fin de décembre par la brigade mobile de Lyon. C'avait été le stupeur rue d'Inkerman, à Villeurbanne, où Chuzeville vivait paisiblement avec sa femme et chez son patron, M. Neyret, dont l'atelier de serrurerie se trouvait rue de Créqui près des Brotteaux :

— C'est une erreur, dit-on. Chuzeville est innocent. On connaît sa vie par cœur...

M. Perrin, quand on lui avait rapporté ce propos, avait souri ironiquement. On connaissait toute la vie de l'inculpé ? Allons donc !

Eh, d'un doigt négligent, le magistrat étalait

sur son bureau toutes les lettres de Chuzeville à Claire Romand. Savait-on que celui-ci était l'amant de celle-là, qu'il lui avait promis de l'épouser, qu'il attendait un enfant d'elle, qu'il recevait de l'argent d'elle?

— C'est vous qui avez tué Claire Romand. Allons ! avouez, Germain Chuzeville. Le jury tiendra compte de vos aveux.

Le regard scurnois, les lèvres serrées sur sa bouche mince, comme pour empêcher son secret de jaillir, le prisonnier secoua la tête :

— Non ! pourquoi que je l'aurais tuée?...

— Pourquoi ?...

Alors le magistrat démontra devant l'homme tout le mécanisme de son crime. Il lui fit voir l'engrenage qui l'avait conduit jusqu'à cette brutale exécution, en cette nuit d'octobre, de celle qui le gênait. Pour cela il se servait des lettres même de l'amant. Chacune d'elles marquait un point en faveur de son argumentation.

— Vous étiez l'amant de Claire Romand depuis le mois de janvier 1932. Où l'avez-vous connue? Chez M. Neyret, votre patron, où elle était employée comme bonne. Vous vous étiez marié au mois de juin 1931 avec l'une des filles de Barthélemy Pascal, du village d'Avrieux. Votre femme ne sut jamais rien de votre liaison.

Et c'est l'histoire banale d'une fille séduite. Pourtant Claire Romand n'en est pas à son premier amant. Elle a mis en nourrice un enfant qui, maintenant, marche sur ses trois ans, un enfant qui ne connaîtra jamais son père.

La bonne de M. Neyret s'accroche à Germain Chuzeville. Elle l'aime. Leur liaison dure depuis six mois déjà lorsque Claire apprend qu'elle vient d'hériter d'un sien parent. Son frère lui envoie deux mille francs. Elle se rend dans son pays pour toucher le solde, c'est-à-dire cinq mille huit cents francs. Puis elle rentre à Lyon.

Germain Chuzeville, qui est au courant de ce petit héritage, en veut sa part. Pour la première fois, il parle de mariage à sa maîtresse.

— Mais tu es déjà marié ! s'exclame celle-ci.

— Je vais introduire une demande en divorce, dès demain, déclare Chuzeville.

Mais, pour cela, il faut de l'argent. Claire Romand envoie à son amant un mandat. Tout l'argent rapporté du Jura passera ainsi dans les mains de l'indélicat personnage.

De divorce, il ne saurait en être question. Chuzeville ment à cette femme. Et c'est l'engrenage. Le doigt est pris. Tout le corps y passera.

— J'ai vu mon avoué, déclare-t-il un autre jour. Tout marche pour le mieux. Nous pourrions nous marier en novembre.

Mme Chuzeville ignore ce drame qui se joue dans l'ombre. Elle ne sent pas la menace qui pèse sur son bonheur de jeune épousée.

La roue tourne. Après avoir promis à Claire Romand de l'épouser, Chuzeville lui fait maintenant serment d'adopter l'enfant que la jeune fille a eu d'un premier amant. Ainsi le garçonnet aurait un vrai père, un père légal.

— Soigne bien mon petit garçon, je l'aime tant, écrivait-il à sa maîtresse.

Et les mois passent. Les mensonges succèdent aux mensonges, les promesses aux promesses. Germain Chuzeville n'en tiendra qu'une : celle d'un voyage en Savoie, parce qu'elle servira ses sinistres desseins.

Divorcer? il ne veut pas! Sa femme appartient à une riche famille d'Avrieux. A la mort des vieux, il touchera une partie importante du magot. A quoi lui servirait de lâcher l'ombre pour la proie ?

Il est las de cette maîtresse qui le presse de se séparer de sa femme, d'adopter l'enfant, de lui rendre son argent...

Une nouvelle vient le frapper de nouveau :

— Je suis enceinte, dit un jour Claire à Chuzeville. Dans sept mois, nous aurons un enfant. L'amant est atterré!

L'engrenage... Le crime seul peut l'aider à se débarrasser de cette amie trop encombrante qui menace de faire du scandale, de briser sa vie quiétude de bourgeois, d'anéantir ses espérances, de le poursuivre même pour escroquerie.

Il fallait qu'elle disparût.

Un voyage en Savoie, promis depuis longtemps, est décidé. Germain Chuzeville part le premier. Il arrive le samedi 7 octobre chez ses beaux-parents à Avrieux, fort étonnés de cette visite.

— Je viens chercher un sac de pommes de terre, déclare-t-il.

Le dimanche matin, il repart pour Modane, afin, dit-il, de reprendre le train de Lyon.

Que se passa-t-il alors ?

— Vous êtes allé attendre votre maîtresse à la gare, martèle le juge d'instruction, M. Perrin, le regard planté dans celui de l'inculpé. Vous avez déposé sa valise à la consigne.

Et, poursuivant implacablement son exposé, le magistrat retrace la sinistre promenade, l'ultime excursion qui devait conduire Claire Romand vers la mort.

De Modane, le couple gagne Le Bourget, antique hameau perché à flanc de montagne, puis la cascade de Saint-Benoît dont la magnifique chute d'eau tombe d'une hauteur de cent mètres dans un gouffre, presque toujours garni de glace.

Par un sentier montant, serpentant à travers bois, ils atteignent les Moulins-Dessus. Le vieux guide Lathoud, en embuscade, les voit passer. Germain Chuzeville connaît le chalet en haut, dont la masse branlante se cramponne à la pente. Il appartient à son beau-père.

Il y est monté plusieurs fois avec celui-ci.

— La cave ne tardera pas à s'écrouler, avait dit le vieux Pascal. Avec les premières neiges, le toit s'effondrera.

Quelle belle place pour cacher un cadavre! Qui aurait l'idée de fouiller sous un amas de blocs et de terre ?

Et lorsque, quelques heures plus tard, l'homme redescend, il est seul. La promenade s'est achevée là-haut. Maintenant, un cadavre gît dans la cabane solitaire que la neige recouvrira bientôt.

■ ■ ■

— Des preuves! Je veux des preuves, avait hurlé Germain Chuzeville, dressé en face du magistrat.

— Des preuves? Que faisiez-vous à Avrieux le 7 octobre? Quel besoin votre maîtresse avait-elle de venir dans cette région des Alpes où elle ne connaissait personne? De monter à ce chalet qu'elle ne savait pas appartenir à votre beau-père ?

« Niez-vous être l'auteur de ces lettres? Pourquoi lui promettiez-vous le mariage? Pourquoi lui avoir menti ?

« Enfin, pourquoi avoir remis, au milieu du mois d'octobre, cette valise à votre femme ?... » D'un geste brusque, M. Perrin avait ouvert devant l'inculpé une valise de cuir jaune. Du linge apparut : du linge de femme.

— La valise... la valise de Claire Romand que vous aviez retirée, votre crime accompli, de la consigne de Modane. C'est le linge de votre maîtresse que vous avez eu le cynisme d'offrir à votre femme, en lui racontant je ne sais quelle histoire où votre patron était mêlé.

Du doigt, il remuait les chemises de toile rose, les combinaisons de dentelles, les mouchoirs brodés...

— Le linge de la femme que vous avez lâchement assassinée. Quelle preuve plus accablante voulez-vous encore?...

Germain Chuzeville avait pâli. Une lueur d'épouvante éclata dans son regard. Mais l'on ne sut si c'était la frayeur de voir tant de circonstances réunies contre lui ou de se sentir deviné jusqu'au fond de l'âme.

Celui que tout accusait du meurtre de Claire Romand essayait encore de jouer le rôle de l'innocent.

Etienne HERVIER.

Reportage photographique « DÉTECTIVE ». (J.-G. SÉRUZIER).

Chuzeville avait offert à sa femme la valise (ci-dessous, en bas) de sa victime, Claire Romand (ci-contre, à droite).

Le village d'Avrieux, où demeurent les beaux-parents de l'assassin.



Ce sont deux jeunes paysans d'Aussois, Louis Détiène (à gauche) et André Arnaud (à droite) qui découvrirent, dans le chalet, le cadavre de Claire.

DIVERS FAITS

La tante à héritage



L'enquête fut rapide. Tout de suite les soupçons de la gendarmerie et du Parquet se portèrent sur le neveu de la victime.

Metz (de notre correspondant particulier).

Les flammes montaient dans la nuit. Leur lueur dansante éclairait le petit village de Lamquimbart, déjà endormi. Un habitant, M. Alexandre Barbier, aperçut le sinistre et vit qu'il avait pris naissance dans la grange attenante à la maison habitée par sa tante, Mlle Joséphine Barbier, une septuagénaire qui habitait là, seule, avec sa sœur.

Ne songeant qu'à circonscrire au plus vite ce foyer d'incendie, il alerta aussitôt sa famille et les voisins. Tous accoururent et se mirent, avec une grande hâte, à éteindre le feu. Puis on s'empressa d'aller réveiller Mlle Joséphine Barbier, qui ne paraissait guère s'inquiéter de tout le remue-ménage qui entourait sa maison.

Hélas ! on ne tarda pas à comprendre les raisons de cet étrange silence. Une tragique vision attendait ceux qui allaient pénétrer dans la chambre de la septuagénaire.

La malheureuse vieille fille gisait sur le lit, au milieu d'éclaboussures de sang. Son visage, pâli par la mort, était couvert de blessures.

Mandée en hâte, la gendarmerie de Réchicourt ne tarda



Marcel Barbier, un mauvais sujet qui s'adonnait à la boisson.

victime, Marcel Barbier, âgé de 27 ans, un mauvais garçon qui manifestait plus de goût pour la boisson que pour le travail.

On l'avait vu, la nuit du drame, dans un état d'ébriété avancée.

On l'appréhenda sans tarder. Marcel Barbier ne manifesta aucune surprise.

— En effet, dit-il, c'est bien moi, mais j'étais tellement ivre que je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé. Je sais seulement que j'ai pénétré dans la chambre d'une jeune fille pour y surprendre celle-ci avec l'intention de la violer.

On pensa qu'il voulait se moquer et on lui montra le cadavre de sa malheureuse tante, qu'il avait, après avoir essayé de l'assommer, étouffée sous la couverture.

— Et, pour effacer les traces de votre crime, vous avez mis le feu à la maison.

— Ça, je ne me souviens pas. Mais ces défaillances de mémoire n'ont trompé personne. Lucide, malgré l'ivresse, Marcel Barbier savait très bien quelle victime il avait devant lui, et l'on pense qu'il songeait, en faisant disparaître la malheureuse vieille fille, à profiter de son héritage.

Ecroué à la prison de Sarverne, le neveu assassin ne



pas à arriver sur les lieux, ainsi que le D^r Muller, de Sarrebourg, qui fit les constatations d'usage : la septuagénaire avait été assommée, mais les égratignures qu'elle portait aux mains et au visage prouvaient qu'il y avait eu lutte — et lutte acharnée entre la malheureuse et son agresseur.

Quel était cet agresseur ? Le lieutenant de gendarmerie Dapp, qui, dès le lendemain, dirigea l'enquête, ne mit pas longtemps à porter ses soupçons sur le propre neveu de la

La malheureuse septuagénaire avait été assommée sur son lit, puis étouffée sous les...



semble guère s'emouvoir sur son sort.

— Je sais ce qu'il me reste à faire, a-t-il dit.

— Quoi ?

— M'engager dans la marine pour cinq ans.

Marcel Barbier, s'il échappe au châtimement suprême, fera en effet un voyage en mer.

Mais moins comme marin que comme forçat.

M. B.

...couvertures. L'assassin avait essayé de faire disparaître par le feu les traces de son crime.

nrf JACQUES-CHARLES nrf

DE GABY DESLYS A MISTINGUETT



Souvenirs sur

Gaby Deslys, Jenny Golder, Régine Flory, Fabris, Yvonne George, Miss Campton, Alice Delysia, Irène Bordoni, Jane Danjou, Andrée Marly, Les Dolly Sisters, Joséphine Baker, Geneviève Williams, Hilda May, Agnès Souret, Elsie Janis, Pearl White, Polaire, Yvonne Printemps, Florelle, Mistinguett.

2 nouveaux "SUCCÈS"

5 fr. MARCEL AYMÉ
LA TABLE AUX CREVÉS



COLLECTION SUCCÈS

5 fr.

5 fr.

5 fr. JOÉ LEDERER
LA MUSIQUE DE LA NUIT
(INÉDIT)



COLLECTION SUCCÈS

DÉSERTEURS DE LA VIE

Il y a ceux qui enjambent le parapet d'un pont et qui, sans se retourner, se laissent glisser dans le courant. Il y a ceux qui ouvrent le robinet à gaz et qui, étendus, attendent ainsi le dernier sommeil. Il y a la corde, le poison, le rasoir, le rail du métro, le sixième étage ou le revolver. Mais il n'y a que deux sortes de suicides : celui qui est au bout de la misère et les autres.

Le premier, seul, est terrible, parce qu'il est presque inévitable, parce qu'il est la seule issue possible, la seule porte ouverte, parce qu'il est le geste instinctif, automatique, de l'oiseau qui met sa tête sous son aile pour mourir.

Les autres procèdent d'une exaltation passagère, d'une hypertrophie de la sensibilité et de la volonté. Ils sont accidentels. Ceux qui désertent ainsi la vie ressemblent à ces spectateurs qui quittent la salle parce que le film les ennue. Que le film prenne fin, que de nouvelles images se lèvent, et ceux qui fuyaient reprennent courage.

Hélas, il est bien difficile, pour retenir ceux qui sont las, de « modifier à temps le programme ». Les désespérés confient rarement leur projet. Ceux qui en parlent sont précisément ceux qui ne le feront jamais...

Marcelle Romée n'avait fait part, à personne, de sa fatale résolution, ni cette petite miss Hampson, repêchée de la Seine au bout d'un mois, ni cette jeune girl venue d'Hollywood et qui, en rentrant du réveillon, avala du cyanure, ni cette mystérieuse « Marie Hall » qui, dans sa chambre d'hôtel, se logea une balle dans la tête et dont les râles, entendus à travers la porte, furent pris pour des ronflements...

Toutes jolies, et toutes volontaires de la mort...

Mais ce qui retient dans le cas de « Marie Hall », c'est le soin qu'elle avait pris, pour mourir plus discrètement, plus anonymement, d'effacer avant de partir pour un autre monde tout ce qui pouvait révéler sa véritable identité... C'est cette double mort, cette double chute dans le néant.

Le nom d'abord, la vie ensuite.

Et ce qui, sans doute, eût tenu en trois lignes dans un coin de journal — ce suicide d'une inconnue à la veille des festins de Noël et du jour de l'An — prit soudain l'importance d'une énigme.

— Je m'excuse, avait-elle écrit en substance à M. Labat, commissaire du quartier, de vous causer tout ce dérangement une veille de fête. Je m'excuse également de causer tant de désagrément à l'hôtel. Je vous prie, monsieur le commissaire, de placer dans mon cercueil le soulier d'enfant que vous trouverez dans la chambre et de remettre à l'hôtel l'argent que j'ai mis de côté pour le règlement de ma note. J'emprunte ce nom de Marie Hall pour ne pas révéler tout de suite ma véritable identité. J'écris en même temps à mon avocat, qui est actuellement hors de France, et qui fera le nécessaire à son retour, pour prévenir ma famille...

Tel était le dernier

vœu de la désespérée. Mais le mystère dont elle avait entouré sa mort n'était point fait pour assurer à son geste la discrétion, l'oubli qu'elle souhaitait.

On s'inquiéta. On épia sur les lèvres de l'agonisante — transportée, dès qu'elle fut découverte, à l'hôpital de la Charité — les quelques mots qui eussent livré son secret. Et celle qui voulait s'en aller inaperçue, celle qui voulait cacher aux siens — du moins pendant quelques jours — sa fin tragique, devint la proie de cette société qu'elle voulait fuir.

On la transporta à l'Institut médico-légal, refuge obligatoire de ceux qui ne meurent pas d'une mort certifiée normale. On la déshabilla. On plaça ses vêtements au vestiaire de cette clinique lugubre et sans espoir. On photographia le visage, d'où toute beauté s'était effacée, deux fois défigurée par la mort et le scalpel de l'hôpital. On livra le triste portrait à la publicité des journaux.

Les jours passèrent. Et les visites, les lettres angoissées affluèrent d'un peu partout au commissariat de la place Vendôme. Dès qu'on signale un mort sans nom, tous ceux qui pleurent un disparu s'accrochent tout à coup à l'espoir de contempler les traits glacés des êtres dont ils ont depuis si longtemps perdu la trace.

Et puis, un matin, une sonnerie retentit à l'Institut médico-légal. Un gardien entra, chercha un numéro, une fiche. La morte mystérieuse quitta ses compagnons silencieux. Un homme se pencha contre la cloison de verre qui sépare les cadavres de la salle où pénètrent ceux qui viennent pour les reconnaître.

— C'est bien elle, fit l'homme d'une voix étranglée. C'est ma sœur, Mrs Douglas Williams.

La morte avait retrouvé son nom. La curiosité publique exigeait maintenant son secret.

Et la vie de la désespérée fut peu à peu dévoilée. On fouilla tout. Sa naissance, son premier mariage, ses soucis d'affaires, ses bagages et ses amours...

On sut ainsi qu'elle était née à Odessa, il y a une cinquantaine d'années, qu'elle avait rencontré à Moscou, pendant la guerre, celui qu'elle devait épouser sur le chemin de l'exil : un correspondant de presse anglais, Douglas Williams, frère de Valentin Williams, le célèbre auteur anglais de romans policiers. On apprit que le couple était allé ensuite s'établir, en Amérique, à Washington, qu'il vécut là-bas largement, mais que des différends intimes obligèrent Mrs Williams à revenir en Europe, nantie toutefois d'une pension de 300 livres par an.

C'est son demi-frère, M. Tchermoïeff, qui



Miss Frances Johnson, jeune, belle, aimée, déserta, sans cause, la vie qui, pourtant, l'avait toujours gâtée.



C'est dans le bruyant et riche quartier de Bond Street, à Londres, que Marie Hall avait tenu un commerce de luxe.



Marie Hall, partagée entre les dancings et les magasins luxueux, prise par la fièvre de l'amour et des plaisirs légers comme des bulles, se lassa un soir de cette fête. Et ce fut le coup sec du revolver ; puis, à la Morgue, le cercueil en bois blanc des déserteurs de la vie.

lui trouve, à Londres, un emploi de décoratrice. Mais elle tombe malade, perd sa place, puis entre dans une maison de modes qu'elle doit bientôt quitter pour raisons de santé.

Mais Mrs Williams a du ressort. Elle se relève et c'est cette fois pour créer une maison de couture. Ses modèles, qui portent la marque Riri Noni, deviennent bientôt célèbres. C'est la fortune jusqu'au moment où la crise va compromettre le succès de l'affaire.

Est-ce là qu'il faut chercher les raisons de sa fatale résolution ou dans un amour déçu ?

On sut encore, en effet, qu'elle avait eu d'un comte une fillette, aujourd'hui âgée de cinq ans, et que c'est dans l'hôtel où elle se tua qu'elle avait passé, avec son amant, maints jours heureux...

On retrouva l'amant mystérieux. On sollicita de lui ses impressions. Et le comte parla de ses premières rencontres avec la belle Russe, dans l'hôtel de la rue de Rivoli, évoqua l'état morbide de la jeune femme, émit à son tour des hypothèses sur les causes de son suicide.

— Nous nous étions rencontrés en 1923. Nous avons vécu ensemble jusqu'au jour où la petite Katherine est née. En septembre, Nina partit pour Londres. Elle m'écrivit toutes les semaines jusqu'au 19.

« Elle était belle et neurasthénique. Nina était lasse de la vie et le disait souvent... »

■ ■ ■

Routes de la mort... routes de la vie. Quelles sont les plus sûres pour ceux qui veulent disparaître ? Car, s'il en est qui recherchent des fins tapageuses, combien s'efforcent de s'évader d'ici bas, discrètement.

Le commissaire Labat me citait justement l'exemple de cet amant qui n'avait pu survivre au suicide de sa maîtresse et qui attendit quinze jours pour se tuer, afin de faire coïncider son geste avec le tour de service du commissaire, dont il avait pu apprécier, au moment du premier drame, le tact et la discrétion...

M. LECOQ.



Nénesse et Roger n'avaient pas reparu depuis quelques jours au « Café des Amateurs », où ils étaient des habitués.

Saint-Malo
(de notre correspondant particulier).

Le drame ne dura pas trente secondes.

Et lorsque, quelques minutes plus tard, un artiste peintre, M. Calvelli, qui revenait de travailler sur la plage, arriva sur les lieux, il ne vit que deux hommes gisant sur le sable et perdant leur sang en abondance.

L'un d'eux n'eut que la force de dire :
— J'ai les tripes en l'air. Conduisez-moi chez un médecin.

Cela se passait au début de juillet, à proximité des remparts de Saint-Malo et de la plage, au lieu-dit « les Champs-Vauverts ».

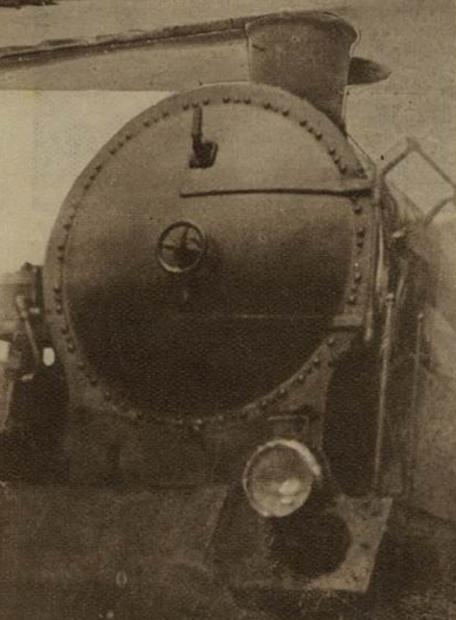
L'endroit n'est éloigné du centre de la ville que de deux minutes. Et la gendarmerie, le commissariat central de police n'en sont séparés que par une centaine de mètres.

C'est dire qu'en moins d'un quart d'heure toute la force publique alertée accourut sur les lieux, au secours des deux mystérieux blessés.

L'un d'eux avait reçu au ventre un coup de couteau si violent qu'il ne tardait pas à expirer. Le second avait à la gorge une affreuse entaille, provenant, à n'en pas douter, d'un coup de rasoir. On le transporta en grande hâte à l'hôpital. Il devait y rester pendant une semaine entre la vie et la mort. Il s'en tira par miracle.

Une telle affaire, éclatant en plein début de saison estivale, dans une station balnéaire de la Côte d'Emeraude, ne pouvait que provoquer la plus vive émotion. Mais pouvait-on penser que « le mystère des Champs-Vauverts » allait, pendant des mois, tenir en haleine une opinion publique attentive à suivre les errements d'une justice affolée ?...

Lorsque M. Messenger, commissaire de police de Saint-Malo, prit la direction de l'enquête, il comprit aussitôt la difficulté de la tâche : il était évident que ce drame étrange, et qui n'avait eu aucun témoin, avait pour origine un ré-



glement de comptes entre individus non recommandables.

Or, M. Messenger n'ignorait pas que, dans ce genre d'affaires, le silence est de règle, même chez les victimes qui estiment que, en somme, ces « règlements » ne regardent personne, et qu'elles ne doivent qu'à elles-mêmes le soin d'être vengées.

Aussi ne fut-il pas étonné du mutisme concerté des trois personnes qu'on avait appréhendées le jour du drame, au moment où elles se disposaient à quitter Saint-Malo en taxi.

Il y avait là un certain Xavier Louvard, une femme, Denise Georgette, et le chauffeur de taxi Alcide Roux.

— Moi, disait le chauffeur, deux clients sont venus me chercher pour les conduire à Saint-Malo, en compagnie de Mademoiselle et de Monsieur. J'ai embarqué tout ce monde-là, boulevard de Strasbourg. Le temps de faire le plein d'essence et on mettait le cap sur Saint-Malo, où l'on arrivait dans la matinée du 7 juillet. Nous nous sommes arrêtés dans la banlieue de Saint-Malo, devant le « Café Français ». Mes deux clients demandèrent à téléphoner, mais l'établissement ne possédant pas le téléphone, nous avons continué notre route. On s'est arrêté ensuite à proximité des remparts, et on me pria d'attendre. C'est tout ce que je sais.

— Mais ces deux clients, vous les connaissez ?

— Moi ? Je ne les avais jamais vus !...

— Et vous, Louvard, vous n'allez pas me dire que vous n'aviez jamais vu vos compagnons de voyage ?

— Moi ! J'ai été invité à faire une ballade en taxi. J'ai fait le voyage de Paris à Saint-Malo sur le siège avant, près du conducteur. Mais je ne connaissais ni les occupants de l'intérieur, ni leurs projets. En outre, comme je flânais sur la plage au moment du drame, je n'ai rien vu, ni rien entendu.

Denise Georgette ne connaissait pas non plus ses compagnons de voyage. Elle les avait rencontrés dans un bar du faubourg Saint-Martin.

En compagnie d'une copine, Marcelle André, dite « la Grande Marcelle », Denise Georgette avait, vers la fin de juin, passé la soirée avec deux amis de passage : André Chapoulaud et René Huby, dit « le Lorientais ».

La soirée avait été chaude. Les deux couples avaient mené joyeuse vie à Montparnasse. Puis, soudain, les deux hommes, saisis d'un ne sait quel désir de respirer la brise marine, avaient proposé à leurs amies de rencontrer une petite ballade au bord de la mer. Ils étaient, précisément, à proximité de la gare Montparnasse. Une affiche éclatante de lumière, « L'été sur la Côte d'Emeraude », invitait au voyage. Quelques minutes encore, et un rapide allait partir pour Saint-Malo...

Les deux couples s'embarquèrent.

Il y avait bien eu quelque hésitation de la part des deux femmes. Qu'allaient dire leurs « hommes » en constatant leur absence ?

Bah ! Elles verraient bien ! Ce n'était pas tous les jours qu'elles auraient l'occasion d'aller en villégiature.

C'est dans ces conditions que, le 2 juillet, les deux couples s'installèrent dans un petit hôtel, près de la plage de Saint-Malo, l'hôtel de la Mer. Trois jours se passèrent dans la quiétude la plus parfaite pour ceux que l'hôtelier devait, quelques jours plus tard, dépeindre aux enquêteurs comme « des gens très convenables ».

Mais que se passa-t-il ensuite ? Le récit de Denise Georgette fut, sur ce point, moins précis. A l'en croire, les galants chevaliers, à court de subsides, prirent, pour les vendre, les bijoux et les fourrures de ces dames. Denise Georgette et « la Grande Marcelle » ne l'entendirent pas ainsi et toutes deux planèrent là « le Lorientais » et Chapoulaud pour retourner à Paris, aussi précipitamment qu'elles en étaient parties.

Elles racontèrent alors leur mésaventure à deux « messieurs » du faubourg Saint-Martin, qui, aussitôt, s'offrirent à les venger. Et c'est ainsi que l'expédition fut décidée.

— Mais, ajouta Denise Georgette, ni « la Grande Marcelle » ni moi, nous ne connaissons ces deux individus...

Le commissaire n'insista pas. Il était fixé sur les relations que pouvaient entretenir les deux « justiciers » et les deux femmes. Mais comment identifier les agresseurs ? Qui parlerait ? Qui forcer à parler ?

Les victimes ?
Jusqu'à sa mort, « le Lorientais » injuria les enquêteurs :

— Pas de flics ! répétait le moribond. Sur-tout, pas de flics là-dedans !

Les Vacances en Bretagne



Une superbe affiche, éclatante de lumière, invitait au voyage, sur la Côte d'Emeraude. Les deux couples s'embarquèrent.

VENGEANCE



Les deux couples vinrent s'installer dans un petit hôtel de Saint-Malo dont les fenêtres donnent sur la mer.

Huby et Chapoulaud ont payé de leur vie l'enlèvement des deux jeunes femmes du faubourg Saint-Martin.

Le jour du crime, Austin, surnommé « le Chinois » vint-il écrire une lettre au « Bar maritime et de la Poste » ?



Quant à Chapoulaud, il affirmait qu'il ne connaissait ni ses agresseurs, ni Xavier Louvard.

Le seul indice sérieux qu'avait pu recueillir la police, était une enveloppe retrouvée « Bar Maritime et de la Poste », où la main s'était arrêtée pour consommer, et sur laquelle l'un des agresseurs avait écrit, d'une main incorrecte d'ailleurs, le nom d'André Chapoulaud. Il avait froissé cette enveloppe pour en prendre une autre. C'était évidemment la lettre par laquelle les « protecteurs » Denise Georgette et de « la Grande Marcelle » fixaient le rendez-vous fatal à Chapoulaud et à Huby. Mais cette lettre avait disparu.

Le rôle des enquêteurs locaux se trouvait ainsi terminé. Le dossier fut remis au Parquet, qui chargea le juge Grouet de l'instruction de l'affaire...

■ ■ ■

Il est assez rare qu'un juge de province ait à occuper d'une affaire d'un caractère aussi spécial. L'honorable magistrat instructeur ignorait sans doute qu'il ne peut y avoir, dans ce genre d'enquête, de chance de réussite si, très rapidement, on transmet à la Sûreté Générale, d'une part, à la Police Judiciaire, d'autre part, tous renseignements utiles. Certes, il en fut bien ainsi. Mais les renseignements furent fournis au compte-gouttes. Ce n'est que deux semaines après le drame que les recherches purent commencer à Paris.

Elles aboutirent, au début de septembre, à l'arrestation, par la Sûreté Générale, de Marcelle André, dite « la Grande Marcelle ».



C'est à proximité des remparts de Saint-Malo, à la porte des Champs-Vauverts, que le drame se déroula; avec une rapidité fulgurante, Huby et Chapoulaud furent couchés là, sanglants, par leurs deux rivaux venus de Paris le jour même, en auto.

dé le téléphone, le matin du 7 juillet ! Ce n'était pas tout. La jeune bonne du « Bar Maritime et de la Poste » le reconnaissait également comme l'un des individus venus, le matin du drame, rédiger une lettre dans cet établissement.

Par contre, Xavier Louvard, Denise Georgette et le chauffeur de taxi s'accordaient pour dire qu'Austin n'était pas l'un de leurs compagnons de route.

Les choses en étaient là au début d'octobre et l'honorable magistrat de Saint-Malo ne voyait guère poindre le jour où il pourrait enfin clore cette instruction déjà longue, lorsqu'il reçut la visite d'un ami de Roger Austin, un certain Gilbert Krauss, qui s'offrait, lui, à apporter son concours : son but, disait-il, était de faire éviter une erreur judiciaire et de démasquer les vrais coupables.

Le magistrat reçut cet étrange visiteur assez froidement. De quoi se mêlait cet individu ? N'avait-il pas reçu de Paris des renseignements permettant d'identifier les deux mystérieux Roger et Nénesse ? N'avait-il pas lancé des mandats d'amener, dont l'un d'eux, déjà, avait été exécuté ?

— Je n'insiste pas pour l'instant, déclara avec assurance Gilbert Krauss ; mais je reviendrai bientôt vous voir, et, cette fois, avec du nouveau.

Cet homme tint sa promesse. Moins de deux semaines plus tard, on pouvait le voir attablé au « Grand Café des Voyageurs » de Saint-Malo. Il était accompagné d'un autre individu. A une table voisine, M. le Procureur de la République et M. le juge du Tribunal prenaient un apéritif. Qui se serait douté que le mystérieux compagnon de Gilbert Krauss n'était autre que Ernest Gabellon — le Nénesse recherché par le Parquet !

Mais, dès le lendemain, Ernest Gabellon se présentait spontanément au cabinet du juge d'instruction.

— J'ai appris que vous me faisiez rechercher, déclara-t-il, pour une affaire à laquelle je suis complètement étranger. Je viens me disculper.

« Le 7 juillet, il m'était impossible d'être à Saint-Malo, ayant encaissé ce jour-là, à Marseille, un chèque dont il est facile de retrouver la trace.

« Je vous offre une caution de vingt mille francs pour que vous me laissiez en liberté pendant le temps qui sera nécessaire à la vérification de mes dires. »

L'honorable magistrat instructeur fut, cette fois, si éberlué qu'il en resta sans voix, pendant un instant. Puis, se reprenant, il appuya sur un bouton électrique et fit néanmoins écrouer Ernest Gabellon...

■ ■ ■

Le mystère des Champs-Vauverts commençait à faire grand bruit. Les feuilles locales s'en mêlaient. Austin et Gabellon étaient-ils le Roger et le Nénesse

du drame ? Le juge en tenait pour cette thèse. Certains lui reprochaient de ne pas tenir compte des alibis dont excipaient les deux prévenus.

Inquiet des passions qu'avait entraînées cette affaire, le magistrat décida de frapper un grand coup en confrontant tout le monde. Cette confrontation dura toute une journée. Allait-on enfin avoir la clé de l'énigme ?

Parmi tous les témoins cités, patrons et patronnes de cafés, bonnes, chauffeurs de taxi, etc., deux seulement reconnurent Austin. Et encore, cette fois, sans trop se montrer affirmatifs. Mais personne ne reconnaissait Gabellon.

M^r Palmieri, un avocat qui était venu de Paris pour défendre l'un des prévenus, se frottait les mains.

On jetait du lest. Le 13 novembre, « la Grande Marcelle » et Ernest Gabellon étaient relaxés...

Cependant, la Police Judiciaire, pour laquelle les drames du milieu sont monnaie courante, n'avait cessé de poursuivre ses recherches dans les bars du faubourg Saint-Martin. Et il apparaissait de plus en plus que l'enquête, faute d'éléments plus précis et plus rapidement fournis, s'était engagée dans une fausse direction.

L'inspecteur Petit en eut la certitude lorsqu'il apprit que, le 6 juillet en effet, deux individus qui n'étaient ni Austin, ni Gabellon, mais qui, eux aussi, répondaient bien aux prénoms de Roger et de Nénesse, avaient déclaré, dans un bar du faubourg Saint-Martin, qu'ils « partaient à la pêche à Saint-Malo ».

Cette déclaration coïncidait précisément avec le retour précipité de « la Grande Marcelle » et de Denise Georgette.

On en pouvait donc conclure que cette partie de pêche devait avoir quelque ressemblance avec la tragique expédition du 7 juillet. Et c'est ainsi qu'on avait pu, cette fois enfin, reconstituer le drame.

6 juillet : retour de Saint-Malo des deux femmes. Chapoulaud et Huby, dit « le Lorientais », leur ont pris leurs bijoux et leurs fourrures pour les vendre. Que sont Chapoulaud et Huby ? Seulement des amoureux d'aventures galantes ? C'est peu probable. Il semble plutôt que ces deux individus songeaient plus à tirer profit de ce voyage, en plaçant, par exemple, les deux femmes sur la Côte, qu'à offrir à ces amies de passage une villégiature imprévue. Sûrs peut-être de réussir une « affaire », ils engagent des frais, voient leur projet échouer et, pour se dédommager, songent à vendre bijoux et fourrures.

Furieuses — et sans doute aussi pour se faire pardonner leur fugue — les deux femmes reviennent précipitamment à Paris, vont trouver leurs « hommes » et réclament vengeance.

Les deux « hommes », en effet, pardonnent et réservent leur colère pour les ravisseurs. La loi du milieu va jouer.

Mais où retrouver « le Lorientais » et Chapoulaud ?

Denise Georgette suggère de se rendre aussitôt à Saint-Malo. Le dernier train de nuit est parti. Il faut attendre le lendemain. Mais peut-être sera-t-il alors trop tard. Il est une heure du matin. Un chauffeur de Saint-Ouen, Alcide Roux, consent à conduire tout le monde pour cette randonnée lointaine. Denise Georgette, Roger, Nénesse et un de leurs amis, Xavier Louvard, s'embarquent. Le taxi atteint Saint-Malo dans la matinée du 7 juillet.

let. Mais comment, sans se faire remarquer, rejoindre Huby et Chapoulaud ?...

On fait stopper le taxi dans la banlieue de Saint-Malo, devant le « Café Français ». On veut téléphoner, mais le café ne possède pas d'appareil. Le taxi poursuit sa route, s'arrête à proximité des remparts, au lieu-dit « Les Champs-Vauverts ». Et c'est dans un bar voisin que Roger et Nénesse rédigent la lettre dans laquelle ils fixent rendez-vous, vers midi trente, à Huby et à Chapoulaud.

Huby et Chapoulaud sont exacts au rendez-vous. Roger et Nénesse ont-ils à ce moment l'intention de tuer ou de blesser grièvement leurs adversaires ? On l'ignore. Et on l'ignorera sans doute encore longtemps. L'explication fut, en tout cas, très brève. Trente secondes, avons-nous dit.

Quand le premier témoin s'approche, Huby et Chapoulaud sont déjà à terre, sanglants. Roger et Nénesse ont disparu.

On ne les a pas encore retrouvés. Mais ils sont identifiés.

Le 23 décembre, l'inspecteur principal Buchmuller et deux de ses collègues venaient annoncer la nouvelle au juge d'instruction de Saint-Malo.

C'était, pour l'un des derniers prévenus, Roger Austin, la preuve de sa non-culpabilité. Le Parquet de Rennes donna aussitôt l'ordre téléphonique de sa mise en liberté.

■ ■ ■

Ainsi, six mois après le sanglant règlement de comptes de la cité corsaire, l'enquête, après de sinueux détours, vient pour ainsi dire de retourner à son point initial.

Il ne reste qu'à attendre que les vrais Roger et Nénesse, las de se cacher, tombent un jour dans les filets de la police.

Et, cette fois enfin, l'honorable magistrat instructeur de Saint-Malo pourra, en soupirant d'aise, refermer le dossier volumineux du double assassinat des Champs-Vauverts.

Gustave KERGOEFF.



Denise Georgette, interrogée par le juge d'instruction, assura qu'elle ne connaissait pas ceux qu'elle avait suivis à Saint-Malo.



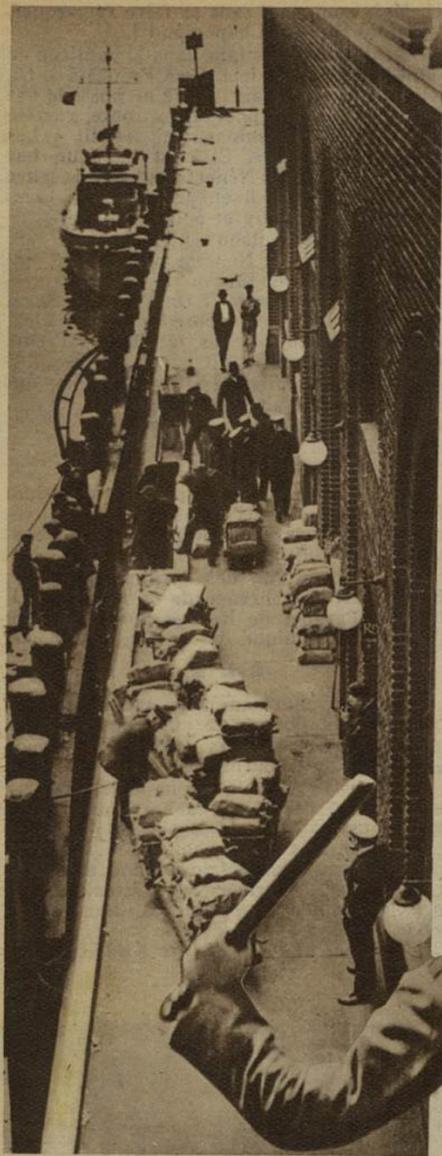
Le dossier de cette affaire sanglante et mystérieuse fut remis à M. Grouet, magistrat instructeur à Saint-Malo.



Xavier Louvard fut apprenant peu après le drame mais il déclara qu'il n'en connaissait aucun des protagonistes.

D'HOMMES

LE "GRILLING"



Ils avaient d'abord fait partie de la bande des docks, qui « visitait » les quais.

VIII (1) JUSTICE FRANCO DE PORT

L'HISTOIRE de la bande pittoresquement surnommée des « Bébés pleurnicheurs » (Cry Baby Gang), pour des raisons qui apparaîtront elles-mêmes au cours de ce récit, vaut la peine d'être contée, car elle comporte maintes anecdotes.

Ils étaient six qui avaient décidé de devenir de « confortables millionnaires ». Ils s'étaient mutuellement persuadés que le meilleur moyen et le plus rapide était de se munir chacun d'une paire de revolvers et de faire comprendre aux gens qu'il était avisé de se séparer à leur profit d'une partie de leurs revenus.

Il faut dire que ces chenapans n'en étaient pas à leurs débuts. Ils avaient précédemment appartenu à la bande des docks de Cheloua, qui « visitait » les quais... Qu'un conducteur de camion quittât sa voiture pour une petite minute, il était certain au retour de constater la disparition de la moitié de son chargement, fort heureux encore quand le camion lui-même n'avait pas été soustrait.

Peu à peu, ces estimables jeunes gens pensèrent que le pillage des docks n'était que bagatelle et décidèrent autre chose. En un mot, ils étaient mûrs pour l'assassinat.

Ce fut la période des vols d'automobiles, des attaques à main armée, de l'assaut donné à quelque restaurant ou *speakeasy*, avec pillage de la caisse. Ici, un employé reçut une balle dans le bras ; ailleurs, un policier fut gravement blessé, etc...

Finalement, comme tout n'a qu'un temps, les détectives de Bronx mirent la main sur la bande composée de : Léo Hecker, 21 ans ; Philip Oberst, 20 ans ; Franck Kerrigan, 23 ans ; James O'Connor, 21 ans ; Peter Mahoney, 23 ans, et Bernard Frankel, 20 ans.

Lorsqu'ils comparurent devant les juges, leur avocat les pria d'expliquer comment la police avait recueilli leur confession. Chacun fit son récit.

Voici les plus typiques :
Philip Oberst. — Je m'étais rendu dans une certaine maison de la Trentième Rue Ouest, pour prendre cinq caisses de whisky destinées à quelqu'un qui m'attendait, quand je vis surgir sept détectives qui, sans un mot, me bousculèrent et me poussèrent dans une chambre à coucher.

« Tout en m'insultant alors, de cent manières, ils frappèrent à coups de pied et de poing, jusqu'à ce que je tombasse sans forces sur le sol. Ils me relèverent et me tinrent solidement pour m'empêcher de retomber. L'un des policiers monta sur le lit pour me donner des coups de pied dans le ventre, tandis que les autres me frappaient à coups de poing et de matraques. Je perdis connaissance et je ne sais pas comment je suis arrivé au Quartier Général.

« Là, ils recommencèrent à me brutaliser. Je m'évanouis une seconde fois. Quand je revins à moi, ils m'expliquèrent ce que je

devais dire et répondre. J'avais la mâchoire tellement enflée que je ne pouvais rien manger. Quand ils m'emmenèrent à la banque, le 27 juillet, (pour la reconstitution d'une agression), ils me prévinrent que si je n'agissais pas comme ils me l'avaient ordonné, je recevrais « la même dose » (*sic*) en rentrant. »

Léo Hecker. — Les « cops » m'arrêtèrent dans la rue et je reçus immédiatement un coup formidable de quelque chose derrière l'oreille. Ce qui me fit tomber sur les genoux. En attendant l'arrivée d'un taxi, les policiers me maintinrent dans cette position en me frappant dans les côtés, à coups de pied.

« Quand je fus dans la voiture, on me roua encore de coups, jusqu'à notre arrivée au poste de police. Aux mains des policiers de service, je reçus une telle correction à coups de tuyaux de caoutchouc et de matraques que j'avouais avoir pris part aux attaques de la banque Liccione et de l'hôpital Roosevelt.

« Mais, dès qu'apparut un supérieur, je protestai et je lui expliquai la brutalité des policemen. Il me répondit :

« — Je m'en moque totalement... Ils auraient pu vous fracasser le crâne, du moment que ce n'était pas dans mon cabinet... »

Bernard Frankel conta d'abord une histoire identique à celle de ses camarades, dans laquelle il était question d'un « massage » par six détectives, et il précisa :

« ... A ce moment, quelqu'un annonça la venue du chef de police Mc Doughlin qui se dérangeait spécialement pour nous interroger. Aussitôt l'un des policiers m'arracha ma chemise trempée de sang et se dépouilla de la sienne qu'il me tendit.

« Il me débarbouilla soigneusement et me menaça des pires tourments de l'enfer si j'osais dire au chef que j'avais été maltraité.

« Aussitôt que le commissaire Mc Doughlin fut parti, le détective reprit sa chemise et recommença à me frapper à coups de pied et de poing jusqu'à ce que le sang couât à flots de ma bouche et de mon nez... »

Franck Kerrigan. — Ils me frappèrent à coups de tuyaux de caoutchouc jusqu'à évanouissement. Les coups ne cessèrent que lorsque j'acceptai de signer des aveux. Je m'étais « trouvé mal » plusieurs fois. Je mourais de soif. On me refusa repos et boisson. Je ne demandais pourtant qu'un peu d'eau jusqu'à ce que j'eusse confessé ma culpabilité.

Les autres membres de la bande subirent à peu près le même genre de « question » et firent par conséquent les mêmes déclarations au tribunal. On conçoit qu'e-

les soulevèrent de l'émotion. En effet, un juré, le numéro huit, Louis Long, habitant Bathgath Avenue, causa un gros incident d'audience en offrant sa démission.

Il ajouta qu'il allait entamer une campagne pour l'abolition du « Troisième Degré » ; et chaque juré reçut une lettre des défenseurs, dans laquelle on affirmait que « le fait pour un policeman de rouer de coups un prisonnier pour en obtenir des aveux est une honte qui soulève le mépris de tout être instruit dans le monde et lui fait faire la moue (*to eurl his lips*) quand nous nous vantons de notre liberté constitutionnelle... »

Cela n'empêcha pas les bandits d'être condamnés.

Seul O'Connor s'en tira en dénonçant ses camarades.

Les journaux s'étaient emparés de l'affaire et avaient trouvé ce titre pour leurs articles : « The Cry Baby Gang », en raison des « pleurnichages » des bandits sous les coups des policiers.

Les sentences furent extrêmement sévères : Hecker fut condamné à vingt-deux ans de prison et les autres à des peines légèrement inférieures.

Ce fut en somme une leçon terrible et un avertissement pour les voleurs et les bandits : ne jamais divulguer les mauvais traitements infligés par la police.

Au fond, les « Bébés Pleurnicheurs » n'avaient pas été si maltraités que cela.

J'ai assisté à des « massages » autrement terribles et il est certain que les inculpés auraient pu s'en tirer à meilleur compte, avec un peu de sens commun et une meilleure compréhension des choses !

(A suivre.)

Emmanuel H. LAVINE.
Traduit et adapté de l'anglais par
Henry MUSNIK.
(Copyright by Gallimard, 1932.)



Puis, ce fut la période des attaques à main armée dirigée sur les restaurants, de l'assaut donné à quelque « speakeasy » (ci-dessus) dont on pillait la caisse.

j'avais été traité, il donna ordre à ses hommes de m'emmener avec un camarade à l'étage au-dessus et de nous flanquer des épingles dans la peau.

Dans le bureau de l'attorney du district, à Bronx, je tentai à nouveau de me faire entendre. Le magistrat me répondit vivement :

« — Je m'en moque totalement... Ils auraient pu vous fracasser le crâne, du moment que ce n'était pas dans mon cabinet... »

Bernard Frankel conta d'abord une histoire identique à celle de ses camarades, dans laquelle il était question d'un « massage » par six détectives, et il précisa :

« ... A ce moment, quelqu'un annonça la venue du chef de police Mc Doughlin qui se dérangeait spécialement pour nous interroger. Aussitôt l'un des policiers m'arracha ma chemise trempée de sang et se dépouilla de la sienne qu'il me tendit.

« Il me débarbouilla soigneusement et me menaça des pires tourments de l'enfer si j'osais dire au chef que j'avais été maltraité.

« Aussitôt que le commissaire Mc Doughlin fut parti, le détective reprit sa chemise et recommença à me frapper à coups de pied et de poing jusqu'à ce que le sang couât à flots de ma bouche et de mon nez... »

Franck Kerrigan. — Ils me frappèrent à coups de tuyaux de caoutchouc jusqu'à évanouissement. Les coups ne cessèrent que lorsque j'acceptai de signer des aveux. Je m'étais « trouvé mal » plusieurs fois. Je mourais de soif. On me refusa repos et boisson. Je ne demandais pourtant qu'un peu d'eau jusqu'à ce que j'eusse confessé ma culpabilité.

Les autres membres de la bande subirent à peu près le même genre de « question » et firent par conséquent les mêmes déclarations au tribunal. On conçoit qu'e-

les « Cops » arrêterent sauvagement les « Bébés pleurnicheurs » les uns après les autres, les frappant à tours de bras à coups de matraques et de tuyaux de plomb. (Ci-contre, et ci-dessous).

« — Pas possible ! C'est une honte ! Je ne permettrai jamais que des prisonniers soient ainsi traités par mes hommes... »

« Et il quitta la place aussitôt.

« A peine eut-il disparu que cinq détectives se jetèrent sur moi et me frappèrent sur les bras à coups de matraques jusqu'à ce que les forces leur manquaient et qu'ils ne pussent même plus lever leur arme. Je sortais d'un évanouissement pour tomber dans un autre.

« A un moment donné, le chef revint. En me voyant, il se frotta les mains.

« — Alors, fit-il en souriant, on va s'occuper de choses sérieuses, j'espère ?... Quel rôle avez-vous joué dans l'attentat contre l'hôpital de Bellevue ? »

« — Moi ? répondis-je, aucun.

« Plusieurs détectives se tournèrent vers moi et hurlèrent :

« — Comment ! Tu viens d'avouer que tu faisais partie de la bande ! »

« Je répondis :

« — Oui, j'ai avoué et j'aurais avoué n'importe quoi, mais c'était parce que je craignais de nouveaux coups.

« Il y avait vingt-quatre heures que je n'avais dormi et trente-six heures que je n'avais mangé. Ils me tendirent tout de même un sandwich, mais il me fut impossible de le mastiquer, car j'avais la bouche et la mâchoire enflées.

« Les détectives me posaient toujours des questions. Je les suppliai de me laisser dormir un peu, mais ils éclatèrent de rire.

« Lorsque je me plaignis au chef de la Division des Détectives de la manière dont



(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 213.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études et carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de succès.

Broch. 51.203 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 51.210 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 51.214 : Carrières administratives.

Broch. 51.221 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 51.225 : Emplois réservés.

Broch. 51.230 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 51.238 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 51.243 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 51.250 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 51.255 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 51.262 : Marine marchande.

Broch. 51.269 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 51.272 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 51.279 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 51.284 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 51.293 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 51.297 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

AU BON MARCHÉ

MAISON A. BOUCAUT - PARIS
Magasins les plus importants
vendant le meilleur marché



STUPÉFIANTES seront les réponses données à n'importe quel sujet vous intéressant grâce à ma nouvelle méthode scientifique. Env. d. nais., prén. et 3 fr. pour frais d'envoi. Ecrire Mlle LEROY, 6, rue Jacques-Mavas, Paris, 15^e.

M^{me} de THELES CÉLEBRE VOYANTE DIPLOMÉE. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7h. et p. cor. mandat 10 fr. 50. d. nais. T. l. j. (lum. exc.). 74, r. Lourmel, 4^e et. dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?
CONSULTEZ M^{me} Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

MARTHA MARY VOYANTE : Trans. pensée. Fixe date 4^e p. lect. d. sable et crist. l à 7 H. sauf L. 10, r. Financière (20^e) 5^e et. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 f. 50.

MAIGRIR sans drogues. Résultat dès le 5^e. Écrivez à M^{me} JOURHEND, 98, Bd Aug.-Blanqui, Paris, qui vous enverra GRATIS sa RECETTE facile à suivre en secret. Un vrai Mir.

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

M^{me} PAULETTE D'ALTY
Professeur libre d'Astrologie G^{1e} Manoscopie qui transforme les épreuves ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr. SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE
11, rue de l'Arc-de-Triomphe, Paris, Etoile 12-52.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} a gauche, PARIS (Etoile).

M^{me} PREVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r.N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. fd cour à dr. 3^e et. Pas les Mrs.

100 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré partout. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. T^{te} l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sexes. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

AVIS

Le Détective ASHELBE
reçoit tous les jours
de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Offre désintéressée - On nous écrit
J'ai obtenu **UNE BELLE POITRINE**
en 8 JOURS



J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Joindre 5 fr. pour frais. Il sera répondu à toutes les lettres.

Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à **Madame A. VIVIAN** 75, rue Lafayette. 75. PARIS



Pour être belle ce soir ! UTILISEZ LE ROUGE DE **VIOLET**
TENACE, NI GRAS, NI SEC
QUATRE TEINTES 10 FR S
29, BOUL. DES ITALIENS — PARIS
EN VENTE PARTOUT

VOS ETRENNES POUR NOS LECTEURS UNE OFFRE SENSATIONNELLE

Nous pouvons vous livrer ce

"Trousseau Familial"

comprenant :

- 2 draps sans couture, ourlets jour échelle, toile blanche renforcée, qualité extra, largeur 2 mètres sur 3 mètres.
- 2 taies ourlées jour festonnées, shirting extra.
- 6 torchons crévés très solides.
- 1 nappe encadrée (6 couverts).
- 6 serviettes de table assorties.
- 6 serviettes de toilette, bonne qualité.
- 12 mouchoirs de poche, jolie batiste.

Soit 35 pièces de linge de tout premier choix. Le tout d'une valeur commerciale de 275 à 300 frs.

pour **225 fr. seulement**

Le nombre de ces colis étant strictement limité, pour profiter de cette affaire sensationnelle, passez-nous commande sans tarder, elle vous sera expédiée franco contre remboursement, sans aucun frais.

Adresse bien complète et lisible s'il vous plaît. Indiquer la gare destinataire. Envoyez vos ordres immédiatement à

NEO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (6^e)

CALENDRIER MONTRE-SAUTEUSE L'HEURE & LA DATE



(Brevet N° 31.147)
LECTURE DIRECTE
NI VERRE, NI AIGUILLES

75 % causes d'arrêts supprimées
Métal chromé anti-magnétique, de poche, pour homme : **35** -

Montre Sautouse homme, de poche 19 f.
Bracelet homme 45 f.
Bracelet dame 55 f.

Garantie 10 ans. Ouvert le dimanche
Envoi contre remboursement

Usines EV LYNDA

MORTEAU p. Bosançon (Isère) Fournisseur de l'Etat
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette (Métro Cadet)

POUR **5 fr. 50**
NOUS OFFRONS à titre de propagande, suivant nos indications sans engagement de votre part, au choix :

Montre de poche hom. ou dame, avec chaîne, ou Montre-bracelet homme ou dame. Garantie 6 ans. Indiquez lumineux ou non. Non env. sont faits cont. remb.
Horlogerie D. P. ERVICT, 40, rue Amel. J. Paris

IL VOIT ?



IL PRÉVOIT

Ses révélations vous surprendront

comme elles ont surpris et émerveillé les hommes de science les plus célèbres du monde entier.

La précision de ses travaux est admirable... Rien n'échappe à sa double vue, il renseigne sur tout, il peut étudier les questions les plus diverses et les plus délicates. Ses conseils, fruit d'études scientifiques approfondies et d'une longue expérience psychologique, vous guideront dans le bon chemin, vous permettant d'améliorer votre sort quel qu'il soit et d'atteindre le bonheur auquel vous avez droit.

Il n'est pas besoin d'argent, sur simple demande, vous recevrez GRATUITEMENT, sous enveloppe cachetée, sans aucune marque extérieure, une étude horoscopique de DEUX grandes pages sur votre vie passée, présente et future ; étude établie personnellement d'après la marche des astres dans le ciel.

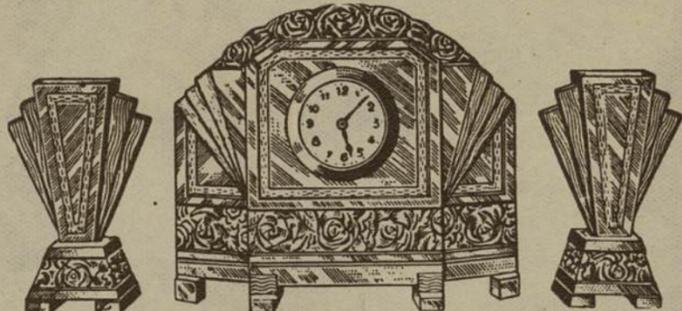
Le PROFESSEUR DJEMARO sera pour vous un ami dévoué, désintéressé, qui sera heureux de vous offrir gracieusement son merveilleux talisman de métal radio-actif qui donne volonté, chance et audace en toutes choses.

Demandez-lui sans tarder la lecture de votre vie et si vous doutez de sa science vous pourrez, à ses bureaux, prendre connaissance des nombreuses lettres de remerciements et de félicitations qui lui parviennent chaque jour et qui vous édifieront sur sa haute compétence.

Envoyez-lui avant qu'il ne quitte la France : votre DATE DE NAISSANCE, votre ADRESSE, vos NOM et PRÉNOMS (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle) et si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais d'écritures.

Professeur DJEMARO Service VS
17, rue de l'Industrie, à COLOMBES (Seine)

PRIME A NOS LECTEURS



Une pendulette moderne, art nouveau, en véritable marbre reconstitué, chef-d'œuvre de l'horlogerie française, mouvement garanti 3 ans, est cédée à titre de prime aux lecteurs de ce journal au prix exceptionnel de **59 fr.**

Il n'est accordé qu'une seule prime par lecteur avec interdiction d'utiliser cette prime pour en faire du commerce.

AUCUN PAIEMENT D'AVANCE

Tout n'est payable qu'à la réception et après complète satisfaction. Découpez ce bon et adressez-le aujourd'hui même avec votre commande à **LA PROPAGANDE (Service des Primes), 51, rue du Rocher, PARIS (8^e)**

34

MARIANNE PUBLIE cette semaine

Une nouvelle inédite de D. H. Lawrence
l'auteur de "L'amant de Lady Chatterley"

et un article sensationnel
sur l'incendie de « l'Atlantique »
de J. Bethenod, ancien vice-président de la Sté Fse d'Electricité

TOUS LES MERCREDIS

0 fr. 75

40 cm 15
1m 10 de charge

DÉTECTIVE

Vengeance d'hommes



Pour avoir enlevé deux "dames" du faubourg Saint-Martin et les avoir entraînées à Saint-Malo, deux hommes, Huby et Chapoulaud, ont été abattus au cours d'une expédition punitive.

(Lire, pages 12 et 13, l'enquête de notre correspondant de Saint-Malo, Victor Kergoeff.)

AU SOMMAIRE | Le géant foudroyé, par Marcel Montarron. — Démons et déments, par Louis Roubaud. — La fin de la «belle», par G. Rougerie.
DE CE NUMÉRO | Déserteurs de la vie, par M. Lecoq. — Le châtimeut du maître, par Jean Belleville. — Le «grilling», par Henry Musnik.